



Canard codé

Conte FLaQuiste

par

DucK KcuD

© 2001

à Marcel

Préface.....	9
Chapitre 1 - Le volcan endormi.....	11
Chapitre 2 - La mort d'Elvis Capac.....	15
Chapitre 3 - Les enfants de Téra.....	21
Chapitre 4 - Une hirondelle ébouriffée.....	27
Chapitre 5 - Libération.....	31
Chapitre 6 - Le troisième référendum.....	37
Chapitre 7 - Le père de XiX.....	43
Chapitre 8 - Tandem.....	49

Préface

Jadis, au-dessus d'une terre conquise et reconquise, se sont élevés des hommes et des femmes oiseaux, planant éperdument, portés par un Vent de liberté, malgré la tyrannie du conformisme outrancier. Ce n'est pas un ciel d'écran que ces révolutionnaires ont choisi comme panacée à l'oppression planétaire qui perdure. Le ciel qu'ils ont choisi, c'est celui dans lequel leur propre terre vole. Le FLaQ raconte ces combats pour la prise individuelle de son destin qu'on appelle le pilotage. En vol libre, vu la minimalisation de l'appareillage, la pureté du pilotage expose en quelques instants certaines capacités humaines des plus précieuses à exprimer dans une vie : la conscience, l'intention et l'implacable effort d'échapper à un plan mortel.

Sous le rude climat appalachien, des moments brefs, sporadiques mais intenses se sont projetés dans l'histoire qui tend à s'oublier d'elle-même. Les témoignages FLaQuistes espèrent y opposer un peu de résistance. D'une certaine manière, à travers une multitude de façons, puisse ce cri littéraire inspirer et supporter l'élan qui tourbillonne dans tant d'âmes.

Rascar Capac

1. Le volcan endormi

Ce minuscule point noir dans le nuage n'a pas échappé à l'œil perçant de Rascar. Il l'a désigné à ses compagnons qui, les têtes renversées, observent tantôt le point disparaître dans la partie sombre de la base du nuage, tantôt filer dans la forme vaporeuse éclatante du restant de cumulus de fin de journée.

« Peut-être aurons-nous sa visite ? » dit l'un d'eux qui, manifestement, n'a pas les yeux pour percevoir si loin mais qui devine de quoi il s'agit.

« Ce serait de bonne augure. » répond Rascar.

Au-dessus de ces hommes remplis d'espoir, à environ 4000 pieds d'altitude, plane un grand oiseau noir dans le ciel appalachien. Son parcours en cercle l'amène à contempler la grande chaîne de montagnes frontalières dans toute sa splendeur automnale. Successivement, son regard porte sur un petit village dans les bois, un cratère, puis un autre village enfoui dans une grande forêt multicolore qui, à travers sa rougeur d'érablières, laisse contraster le bleu d'un lac auprès duquel s'élèvent des panaches de fumées blanches issues des cheminées d'une ville. Complétant un dernier tour d'horizon pour mettre le cap vers l'immense fouillis de montagnes au sud, l'urubus amorce l'ultime descente de la journée. Les grandes plumes éparses de ses bouts d'ailes frémissent à tâter sans cesse les multiples textures de l'air. L'oiseau trace un parcours lent et paisible pour aboutir dans un champs en face des observateurs terrestres qui l'ont suivi depuis son haut passage. Rasant interminablement son ventre sur les herbes jaunies, il finit par se percher sur un petit arbuste au bout opposé du champ où ses admirateurs se pâment à voix basse. Ce juvénile volatile revient depuis quelques jours à ce calme lieu de délice. Ce qui l'attire en ce lieu doit bien avoir une explication pour cette présence répétée. Il doit en être de même de ce groupuscule d'humains, nouvellement ici rassemblés, et qui semblent se faire des scénarios. Un point commun avec cet oiseau relève de cette caractéristique qu'à travers un calme de base, un simple coup de Vent fait sursauter leur regard comme si la méfiance les habitait.

Enfin, le destin réunit, en cette fin de journée d'octobre, ces comparses assemblés pour le moment privilégié du coucher du soleil. L'oiseau, immobile au loin, est situé juste dans la ligne de chute de l'astre dont la description est un défi insurpassable. En effet, il serait plus précis de parler de pivotement de planète, mais qu'importe. Plus loin à l'Ouest, derrière l'oiseau, se dresse une montagne de largeur excessive pour son profil encoché de teintes multiples mais fluides. Couleurs et odeurs s'entremêlent en cet instant dans un crescendo de luminosités criantes quand la boule rouge touche le sommet pour l'embraser d'une éruption

fulminante de rouges et de jaunes avec un liséré blanc brûlant sur toute la crête du volcan. L'aura planétaire est révélée.

Les spectateurs sidérés sont plongés dans une torpeur médusée quand les paroles de Rascar, fumant son cigare de mouffette, déclament :

« Vivants ! Vous rendez-vous compte qu'on est vivant ? »

Chacun, silencieux, est recueilli dans ses pensées personnelles. Duck, d'un geste, calme le placoteux et le silence reprend. Pas tout à fait car les oiseaux environnants, de retour à leur nid ou zone de repos pour la noirceur qui va s'installer, ont amorcé l'heure du capotage. avec encore plus d'entrain que Rascar. Ils doivent se raconter toutes les aventures de la journée qui semble avoir été passablement palpitante. Les nuages qui, cinq minutes plus tôt, avaient la tête blanche ont été contaminés de roses et de multiples variantes inépuisables. Même le bleu du ciel est tout dégradé subtilement. Quand le sortilège s'estompe et que chacun semble émergé de sa transe, Duck déclare :

« Demain est propice. Préparons-nous pour l'opération. »

Pour lui, le ciel est un temple ; il est décoré de nuages au lieu de statues. Le coucher de soleil est la plus belle cérémonie propre à prophétiser le temps de ces lendemains qui n'existent même pas. La nouvelle est fort bien accueillie.

Ce n'est pas la première tentative pour cette opération. La première avait échoué par manque de participants. Mais cette fois-ci, ils sont suffisamment en place et du renfort s'amène. Les yeux pétillent à la perspective du déclenchement de la mission qui s'amorce avec calme. Un bon repas copieux s'organise et, sans abuser des bonnes choses de la table, la discussion est très animée. Même que Rascar a de la peine à placer un mot, par moment va s'en dire, car son expérience, entre tous, commande beaucoup d'écoute et même d'autorité. La franche rigolade et les jeux de mots fusent sans cesse avec légèreté. Cependant, aucune allusion n'est faite au sujet de la mission par crainte d'écoute électronique. Toute discussion à cet égard se fait au secret du plein air.

Enfin, une fois le chaos du repas terminé, des lunch se préparent prestement et la plupart se couchent tout de go. Près d'un volcan endormi, le calme de la campagne favorise le sommeil et le rêve de ces esprits d'aventure. Vers trois heures de la nuit, le réveil sonne au cri du frénétique Rascar qui vocifère son cri de guerre, une imitation parfaite du cri du condor. L'effet est surprenant car les yeux pétillent sans traîner ; mais c'est peut-être l'anticipation qui anime ces acteurs d'un plan d'action périlleux, mais plus qu'emballant. Rapidement, des sacs sont pilés dans deux camionnettes qui roulent maintenant sur un chemin de terre. Les véhicules s'immobilisent en plein bois ; en débarque subrepticement le commando qui s'enfonce sitôt dans la forêt. Un Vent froid et régulier coule de la montagne et la consigne du silence, même pour Rascar, est de rigueur. Le récit de certains

événements passés serait utile pour comprendre le mouvement de cette troupe déterminée.

2. La mort d'Elvis

Plusieurs années auparavant, seuls sur une prairie alpine, deux jeunes gens sont couchés tête à tête dans l'herbe. Ils chuchotent entre eux, occupés à un jeu d'imagination qu'ils partagent depuis leur enfance : ils se montrent les formes qu'ils trouvent dans les nuages au-dessus d'eux.

« Celui-là, dit-elle, est comme une charrette. »

« Où ça ? » lui demande son frère.

« À gauche de l'aigle que tu m'as montré tout à l'heure. » lui précise-t-elle. »

« Oui, je vois les roues. Et là, à l'Ouest, je vois un cheval pour la tirer. »

Juste à ce moment, un trait rouge se dessine dans le ciel entre le cheval et la charrette. Et en même temps, une voix grinçante se fait entendre

« Kô ! XiX ! Je peux attacher le cheval à la charrette. » Les deux jeunes sursautent à cette voix car ils se pensaient vraiment seuls à leur jeu. Le jeune homme se lève et prend sa radio amateur pour répondre à l'intrus.

« Elvis ! On t'attendait mais tu nous as devancés, dis donc. » Sa sœur pointe du doigt la ligne rouge qu'elle voit disparaître entre les nuages qu'ils admiraient. Elle ne comprend pas.

Son frère lui explique que c'est Elvis, leur mentor, qui vole là-haut. Mais il doit fournir plus d'explications. En effet, il y a trois semaines, son maître de vol, celui qui lui a enseigné le deltaplane, s'est mis en chantier de confectionner un parapente. C'est un fêru d'aérodynamique et il a déjà conçu plusieurs deltas, dont le sien . Il s'est installé dans les ateliers du ranch de leur père après une longue période de conception assistée par ordinateur. Enfin, il s'est décidé à tailler et coudre lui-même de toute pièce une voile gonflable à son goût. La toile est quasi-transparente ; elle est composée d'un filet bleuté recouvert d'un glacié plastifié. On voit très bien à travers, surtout le ciel. Mais ce n'est pas la seule innovation. Les prises d'air ont chacune un clapet comme certains cerfs-volants de traction « high tech ». Avec cette technique, il escompte augmenter la vitesse. Mais c'est surtout la sécurité qui l'intéresse par la réduction du dégonflage grâce à ces fameux clapets. Comme adepte du deltaplane, il avait jusqu'ici boudé la structure dégonflable. Mais comme concepteur, la tentation était trop forte de jouir de ce type d'appareil. Il avait pu gravir le chemin du décollage avec plus d'aisance que de coutume et pu devancer son disciple et le surprendre.

« Que fais-tu, le jeune ? C'est bon pour voler. Je suis à 200 mètres au-dessus de toi. »

Malgré ces explications, la fille relève les yeux au ciel et ne voit rien. Elvis porte un habit bleu et comme son aile est transparente, elle ne peut pas du tout le repérer.

« Je vous ai préparé une surprise. » reprend Elvis qui s’amuse follement.

« Avez-vous reçu mon courriel ? » demande-t-il encore.

« Négatif. » répond le jeune homme qui lui signale son intention de décoller, tout en enfilant son casque. Son aile est toute déployée, inspectée et fin prête. Avant d’accrocher son mousqueton, il a une mauvaise appréhension. Il refait un tour de l’appareil pour s’assurer que tout est en place. Tout est impeccable. Même impression en reprenant son mousqueton dans sa main, mais il l’accroche quand même tout en pensant aux paroles de son maître : « Si tu as un doute, abstiens-toi. » Ce n’est pas un doute, mais le pressentiment qu’il va se passer quelque chose d’angoissant. Il continue cependant sa procédure car il désire savoir ce qui cloche. Il se dit qu’il ne le saura pas s’il recule si tôt. Il a encore le temps de voir ce qui cloche et de renoncer.

Sa sœur bien-aimée tient les câbles avant et l’assure jusque sur la plateforme. L’attention intérieure du pilote est encore dérangée par des paroles de son maître qui fusent dans sa tête. Il prend encore le temps de tout réviser, de A à Z, les conditions de vol comme il lui a été enseigné, avec précision. Tout est nominal et le calme lui revient alors que le moment critique du décollage approche. Ses yeux vifs balayaient en tout sens les signes de Vent, proches et lointains. L’appréhension est passée et avant d’être en vol, la sensation de vol l’a déjà gagné.

« On se revoit tantôt en bas. » dit-il enfin à sa sœur pour lui signifier qu’il est prêt. Elle, très attentive à ses gestes, lui répond : « Quand tu veux. »

« Go ! » finit-il par crier quand il s’est totalement harmonisé avec le Vent.

Elle se range prestement et il s’élance gracieusement aux yeux de sa sœur toujours emportée par ce moment spécial. Ils sont frère et sœur inséparables sauf pour ces moments où elle le voit planer au-dessus de cette vallée quasi-déserte en plein milieu des Rocheuses. La vue est magnifique et laisse planer son regard sur cette immensité avec un mélange de fierté et de crainte. Ce qu’elle voit est une des plus belles vallées bucoliques au monde. Hormis un tas d’antennes derrière elle, la vue ne porte que sur de l’enchantement. Il y a en bas une douzaine de maisons près desquelles des champs verts avec, dans l’un d’eux, son cheval, son évasion à elle. Une seule route longe une rivière et mène près d’un lac à un aéroport qu’elle distingue à peine à l’autre bout de la vallée. Il n’y a pas d’autre route menant à l’extérieur de la vallée entourée de pics aussi neigeux que majestueux. Les gens de cette vallée peu peuplée semblent vivre en autarcie. Avant de partir, elle jette un dernier regard sur une machinerie agricole robotisée, une du type qu’elle a appris à

détester le mois dernier. N'eut été l'intervention de son frère, elle y aurait laissé sa peau.

L'élève a tôt fait de rejoindre son maître Elvis qu'il a pu retracer car celui-ci a déroulé à nouveau un long fanion rouge fixé sur son épaule, lequel ondule joyeusement derrière lui. Autrement, le maître aurait semblé flotter, assis sur rien et une collision aurait été à craindre.

Elvis s'occupe à toutes sortes de manoeuvres et transmet par radio des commentaires techniques à son compagnon qui se tient à proximité. Les ressources après les plongées sont impressionnantes et Elvis annonce qu'il va bientôt tâter le décrochage dynamique.

« Au fait, dit-il, mon message concerne aussi ta sœur. Ton père est tout un snoro. » Elvis alors laisse plonger son appareil à un angle tel que la voile ne reste gonflée que grâce à l'étanchéité des clapets. Le pilote du delta tire sa barre et le poursuit. À pleine vitesse, Elvis braque fort les freins, d'un plus gros coup que lors de ses derniers essais. Et ce qui est à craindre se produit : le décrochage dynamique. La voile transparente, sans dégonfler, passe sous lui et il tombe dedans. Le voilà bien enveloppé comme un caramel, mais qui file rapidement comme une torche. Le maître n'est pas dépourvu d'altitude pour avoir tenté volontairement une telle manoeuvre. Le pilote du delta ne peut le suivre, ni même des yeux. À la radio, cependant, il entend à travers le clapotis de la voile la voix d'Elvis qui raconte calmement qu'il peut en sortir. Il dit être enfin démêlé et annonce qu'il va déclencher son parachute balistique. On entend une explosion et un cri guttural. De haut, on voit la corolle du secours se déployer mais la radio reste dorénavant muette malgré les appels répétés.

Sitôt atterri, le jeune homme est accueilli par son père qui a été mis en alerte par radio. Il dit :

« À cause des turbulences, je n'ai pu m'approcher des gorges où est situé le point de chute. Ce sera trop loin à pied pour s'y rendre. Il faut un hélicoptère tout de suite. »

« L'hélico est en réparation et ne sera pas prêt avant la noirceur. On ne pourra partir que demain matin. » , lui répond l'homme sans pouvoir reconforter son fils. Comme de raison, ce dernier s'endort difficilement en pensant à son mentor qui doit être blessé et qui a sûrement besoin de secours. Le fait d'avoir perdu contact radio est un indice de problème majeur. Son mauvais pressentiment avant le décollage était fondé.

Il fait encore sombre quand l'hélico rompt le silence de la vallée. Il approchent de l'endroit de l'accident. C'est un lieu sauvage entre tous. La belle rivière sinueuse dans la prairie alpine s'échappe de cette vallée par une chute qui se déverse dans un profond canyon et s'écoule avec furie dans un rapide entre des

parois abruptes appelées les Gorges Capac. On peut y pratiquer du rafting mais pas à ce temps-ci car les eaux sont déchaînées. Malheureusement un voilier de vautours les ont devancés. On repère rapidement à mi-paroi le blanc parachute accroché de façon précaire à un arbuste. Y pend un homme immobile. L'hélico ne peut descendre dans la gorge trop étroite, ni se poser à proximité.

En position stationnaire, l'horreur confirme au jeune muni de jumelles qu'il est trop tard. Ce qu'il a vu est macabre et la nausée le surprend dans sa douleur. Il vient de voir, sur le casque d'Elvis, un vautour qui y est perché. Autour de son cou est enroulé le grand fanion rouge qui manifestement l'a strangulé quand le parachute de secours a ouvert. Les yeux du cadavre sont déjà arrachés par le bec du charognard, et la face est toute rouge de sang. Le cynisme des oiseaux le dégoûte soudainement au plus haut point et il sent à ce moment qu'il ne volera plus avec eux, qu'il ne désire plus être comme un oiseau. Il est consterné.

On doit donc organiser une expédition par voie de terre espérant récupérer en rappel le corps du maître. Mais un violent orage retarde l'équipée. Quand ils arrivent sur place, il est trop tard. Le Vent a pris dans les voilures et précipité dans le gouffre le corps d'Elvis. Seul des lambeaux de son parachute de secours furent retrouvés au bout d'un mois dans une vallée voisine.

Une cérémonie funèbre pour cet homme admiré de tous les gens de la vallée est organisée sur la montagne. Son frère Rascar fut rejoint et s'est rendu sur place. C'est lui qui a lu, pour oraison funèbre, un poème à la mode inca que son frère avait jadis écrit.

« En moi sommeillait un oiseau. Je l'ai libéré dans mes rêves. Il m'a conduit au-delà des sommets lumineux, laissant derrière moi mes amis les yeux tournés vers le ciel. Quand ils ont baissé la tête, ils m'ont trouvé pendu à un arbre comme un malfaiteur. Ils savent ma loyauté et je les implore de me libérer à nouveau en répandant mes cendres sur le chemin de lumière. »

Tous avaient la gorge serrée de ne pouvoir exécuter la simple demande de cette prémonition testamentaire. Pas de cendre. Rascar fit tout de même un vol symbolique. Il survola le lac au soleil couchant dont le reflet sur l'eau traçait un chemin lumineux. Il avait aussi appris la discipline du vol libre de son frère. Il s'imprégna de ce moment et atterrit le plus doucement, le plus sereinement possible. Elvis resterait vivant dans son cœur car il lui avait appris que le vol, dans sa merveille, n'est qu'un seul aspect de la transcendance. Le jeune disciple ne parvint pas à le joindre en l'air; il resta sur la plate-forme à pleurer cet homme qui lui avait tant apporté. Bientôt, il devrait s'en rapporter au fond de l'enseignement promulgué par son maître. L'enseignement d'Elvis comportait la sagesse d'accepter courageusement tous les événements de la vie, dont son départ. C'est Rascar qui lui rappelle cette attitude qui ferait honneur à la mémoire de celui qu'ils

admirent et qui vivait justement ainsi. Le jeune rétorque qu'il ne peut supporter le vide de sa présence. Avant de s'en aller, Rascar lui déclare à ce propos :

« Il t'a montré à voler dans le vide, n'est-ce pas. Alors ses mêmes précieux conseils s'appliquent au vide de sa présence. *“Pilote, pilotes-toi toi-même”* était sa devise. »

Le courriel, dont il fut question dans leur dernier vol, lui sera utile pour amorcer un changement positif dans sa vie :

Mes amours d'oiseaux. Mes ailes m'ont amené à votre origine. Je porte dans mon bec la clef et les souhaits de votre bonheur. Tout peut être chaviré par les pires turbulences. Il n'en tient qu'à nous de chavirer dans le bon sens.

Un fichier .EXE est attaché à ce message.

3. Les enfants de Téra

Un an plus tard, dans l'atmosphère feutrée de la première classe d'un avion en vol transpolaire, Beijing - New-York, deux amoureux chahutent allègrement. Les autres passagers ne semblent pas perturbés par leurs ébats qui crient la plus belle humeur. Ils viennent de décider de continuer leur voyage, eux qui pourtant achèvent un premier tour du monde entrepris depuis presque un an. Pourquoi ne pas continuer, viennent-ils de conclure. Ils sont passablement agités.

L'hôtesse les surveille discrètement. Elle espère que ces jeunes aux allures de routard ne dépasseront pas les bornes. Imposer la discipline est sa hantise. Elle range son cabaret de coupes de champagne que tous ses passagers viennent de refuser avec le sourire. Au moins, ce ne sera pas un cas d'ébriété, ce qui la dégoûte à un point tel qu'elle en changerait de carrière.

Les autres, assis en avant dans l'autre allée, ne sont que trois, soit deux enfants avec ce qui semble être leur père. Celui-ci, un asiatique, est assis dans un fauteuil roulant assez inusité. L'engin ressemble plutôt à une poussette d'enfant. Les quatre roues sont orientables indépendamment. Elles sont activées par de puissants moteurs-roues. On n'aperçoit pas de grosse pile qui, ordinairement, alimente ce type d'appareil. Elle doit être incorporée dans la structure.

L'hôtesse souffle un peu. Les enfants semblent réservés et se sont fait un territoire sur les deux premières rangées de bancs libres. Ils sont absorbés à un curieux de jeu qu'ils ont dessiné de toute pièce sur des feuilles de papier éparpillées sur le plancher, les bancs et collées aussi sur les dossiers. Ils pointent du doigt, réécrivent le jeu et s'exclament dans une langue étrange. Le plus jeune vient de s'asseoir en méditation, signe qu'il vient de gagner une étape de la joute. Tout ce que l'hôtesse peut comprendre est que l'adulte doit s'appeler Djhan puisque les enfants l'extirpent régulièrement de sa songerie en l'interpellant de la sorte. Ce mot veut peut-être dire « regarde » dans leur très étrange langage que l'hôtesse, quoique parlant plusieurs dialectes chinois, ne comprend pas malgré la ressemblance.

L'hôtesse en profite pour offrir un repas qui est allègrement accepté. Des sushis pour tout le monde ! C'est simple. Cela a l'air de calmer les amoureux. Mais après, la turbulence reprend de plus belle. Elle se demande pourquoi il n'est pas permis de servir le thé avec un somnifère. Djhan, de son côté, a commencé à installer ses mousses pour une sieste en leur assignant des banquettes inoccupées comme lit. Les savants dessins restent éparpillés, pour la suite de la partie plus tard.

Après quelques coups d'œil vers l'arrière, où se minouchent les amoureux, le fauteuil de Djhan glisse habilement de côté, pivote de façon fluide, comme sur un dix sous, et roule sans bruit en passant près des amoureux. Ceux-ci écarquillent les yeux à la manoeuvre. Un échange de francs sourires les laisse pantois tandis que le véhicule passe tout droit vers les toilettes. Au retour, Djhan s'arrête près d'eux, mine de rien, pour faire connaissance et peut-être laisser sa marmaille s'endormir en paix. Kô se présente et présente sa sœur XiX. Djhan apprend qu'ils sont en voyage de noces et que tous deux se rendent aux obsèques de leur père à New-York. Tout cela commence à l'étonner, voire l'intriguer. Des frères et sœurs mariés ! Une joie débordante en route pour les funérailles paternelles ! Décidément, les occidentaux ont des coutumes bizarres à saisir pour un oriental comme lui, commence-t-il à penser, tout bas naturellement. Il obtient rapidement une explication qui ne tient pas d'un rite païen.

Voilà que XiX lui explique un peu leur étrange destinée. Leur père, c'est Téra. Cet homme a fait fortune dans les systèmes de traitement d'informations à haut débit, en solutionnant la faille qui boguait les systèmes au-delà du téraoctet. Il est aussi l'inventeur des patinoïdes. Ce sont des robots joueurs de hockey. D'ailleurs, une équipe de la ligue nationale compte en engager un. Ils sont fragiles à la mise en échec mais ils sont très rapides. Certains ont envisagé un temps plausible où tous les joueurs seraient des patinoïdes. À ce jeu, la vitesse fait le spectacle et si une machine fait mieux, l'homme négociera cybernétiquement le caoutchouc par son entremise. Mais attention, cela n'est pas fait car dans la mise en échec, l'homme domine encore. Remplacer un patinoïde par partie n'est pas rentable ; cette technologie est hors prix. Mais pour combien de temps ?

Téra vivait sur un immense ranch bucolique au milieu des Rocheuses où il jouissait d'un isolement et d'une tranquillité exceptionnelle. Seuls sa famille et ses collaborateurs, triés sur le volet, y étaient admis. De là, il contrôlait discrètement un empire quasi-secret.

Enfin, les enfants de Téra ne sont pas biologiquement frère et sœur ; ils ont été adoptés. Ils doivent cependant hériter de l'empire Téra. Mais cela ne les préoccupe pas du tout. Tout ce qui compte est de s'aimer au jour le jour et de vivre ensemble. Les attend un trésor autre que la montagne de tracas de la fortune de Téra. En fait, ils connaissaient peu leur père adoptif. Il les avait toujours pourvus des meilleurs éducateurs. Il avait même très peu de liens affectifs déclarés envers eux, déléguant ces choses, occupé constamment à une quête virtuelle et absent de leur vie quotidienne.

Après ces révélations dont XiX ne fournit pas, pour le moment, plus de détails, Djhan est émerveillé du destin inusité de ces personnes. La suite de la conversation débouche alors sur une longue partie de Go avec Kô. Rien de tel

qu'une partie de stratégie pour occuper ce long vol qui longe le pôle Nord. Jetant un coup d'œil occasionnel à ses flots endormis à point, il peut se concentrer sur son loisir préféré. Djhan est surpris de l'adresse du jeune homme. L'homme handicapé, champion de ce jeu, n'a jamais été débouté d'une façon aussi adroite et conclut à une ruse nouvelle. Il propose de la publier dans une revue sur le sujet, à laquelle il contribue à l'occasion. Le jeune lui avoue que ce n'est pas lui qui l'a développée. Il l'a apprise de son professeur que l'asiatique manifeste l'intense désir de connaître. Hélas, ce dernier est décédé. C'est d'ailleurs cette même personne qui a permis de conclure à la possibilité de se marier. Kô est soudain nostalgique en parlant de lui. XiX précise à sa place. Avant sa mort, il leur avait remis un programme permettant de déchiffrer les archives secrètes de leur père adoptif. C'est XiX qui avait suivi la piste, son frère étant trop perturbé par la disparition de son mentor.

Quand XiX expliqua enfin à son frère les faits, tout a soudainement basculé dans la tête de ce dernier. Il aurait pu en vouloir amèrement au destin cynique qui l'a arraché à ses parents naturels. Il considéra qu'il avait plutôt permis de le réunir à la personne qu'il aimait le plus au monde et que cette âme sœur n'aurait pu jamais être trouvée autrement dans la multitude planétaire. Une explosion d'amour sans contrainte renversa son état de deuil morbide, annihilant tout ressentiment envers Téra. Pour XiX, cet amour était réciproque. Un autre petit bec s'empresment-ils d'échanger devant Djhan manifestement ému de ce récit.

« Comment dirigez-vous votre appareil roulant ? » relance Kô qui avait remarqué pendant la partie de Go que les mains de l'homme ne bougeaient pas pendant qu'il positionnait de temps en temps son fauteuil.

« Avec la pensée. » lui répond l'autre, en désignant une bande collante apposée sur sa nuque. Cela est un mélange d'électronique et de biofeedback dérivé de méditation tibétaine.

« Toumo ? » demande la jeune dame qui connaissait cela à la surprise de son interlocuteur. S'ensuit une conversation plus approfondie sur ce type de système où Djhan et XiX partagent l'un et l'autre des connaissances très poussées en ces domaines.

L'amputé raconte un peu sa vie.

« Je me rends en Amérique pour réparer mes jambes bioniques. Mon copain, qui les a conçues, en a fabriquées une nouvelle paire et il m'a convié à un essai. Je pourrai peut-être courir, m'a-t-il dit, si je ne crains pas de me casser la gueule. Il sait à qui il a à faire. » Cet athlète n'avait reculé à date, devant aucun engin mobile : du ski, en passant par le BMX, le parachute, l'acrobatie en « stock car » et le planeur. Malgré les avaries, son caractère moteur est encore fonctionnel et à ce physique développé, se complétaient des talents intellectuels fougueux. Il avait été

ingénieur pilote d'avion de ligne comme celui qui les transporte actuellement. Il n'eut besoin cependant de conter comment il s'était retrouvé en fauteuil roulant. Son entrain n'avait rien à envier à l'exubérance des jeunes gens et ce sujet fut reporté soit adroitement, soit naturellement par d'autres intérêts. Leur conversation est longue, animée et la rigolade s'empare souvent du groupe. L'hôtesse se tient loin car toujours on refusait poliment ses offres de ci et de cela. Mais enfin, à son soulagement, quelqu'un baille. Plus tôt, elle avait dû intervenir. Djhan, s'était assis avec le jeune couple. Il avait passé son contrôle de nuque à XiX qui dirigeait le fauteuil roulant vide à travers les allées. L'engin était allé se fracasser sur la porte de la capitainerie. Oups !

Discrètement, Djhan se retire alors près des enfants, en avant, dans l'autre allée. Il se transfère, avec une aisance de Bruce Lee, sur un banc de l'avion et plonge dans une profonde méditation. Tous s'endorment, même l'hôtesse.

Djhan se réveille quand la vibration des moteurs s'amointrit. L'avion amorce sa longue descente vers New-York. Il réfléchit à ce que lui ont dit les deux jeunes, endormis, enlacés sans pudeur, dans l'autre allée. Il connaît Téra, du moins son impitoyable organisation avec laquelle il a déjà coopéré. La clique du ranch camoufle les maîtres du monde de la guerre informatique à tous points de vue. Que Téra lui-même soit mort ne le reconforte pas plus que d'être avec ses héritiers, aussi candides qu'ils aient l'air. Dans le monde de Téra et de ses monstres d'ordinateurs à la limite du contrôle, tout est formidablement factice et dangereux. Il s'était juré de se tenir loin de ces opérations déceptives pour le reste de sa vie. La perte de ses deux jambes l'avait guéri de ce type de mission. Voilà le dragon qui encombre encore sa vie.

Djhan se rappelle bien de cette mission qui consista à introduire un virus informatique dans l'ordinateur de bord d'un avion. Au lieu de le faire exploser, il peut provoquer l'anéantissement de l'appareil sans laisser de trace. À un moment désiré et critique, sans qu'il y ait de feu dans un moteur, l'alarme de feu est enclenchée par le virus. En de telles circonstances, la réaction première du pilote est de fermer le moteur en question et d'évaluer une issue avec l'autre moteur. Il y a toujours un autre moteur ; un bon avion de ligne est prévu pour cela. Mais qu'arrive-t-il si ce dernier, lui aussi, prend feu, du moins si la lumière témoin de cette urgence s'allume sur le tableau de bord, témoin faussement allumé par le virus ? Il faut le couper, lancer le SOS et tenter de planer. En telle situation d'urgence, le luxe de la précaution est impondérable et ce qui pourrait bien finir, peut s'accabler du pire désastre.

Ce complot avait très bien marché aux dépens de nombreux innocents. Aucun soupçon ne fut relevé à cet égard par la meilleure enquête car le virus s'était effacé sans laisser de trace. Ce subterfuge purement informationnel pourrait être

utilisé avec l'avion même qui le transporte actuellement. La contamination est possible. Il faut quand même une cible de choix pour déclencher le processus et justifier les coûts faramineux de pareilles opérations. Enfin, il ne voit pas ce qui lui prend de se sentir soudainement pris à son propre piège. Lui et les jeunes enfants qui l'accompagnent n'ont rien à voir à quoi que ce soit. Il est retiré du jeu de la guerre depuis des années. Il se calme en se disant que si on regarde juste les accidents d'autos ou les attentats à la voiture piégée, on ne prendrait jamais la route.

Kô et XiX sont aussi réveillés. Leurs rires fusent de nouveau en arrière quand le capitaine de bord annonce aux passagers qu'ils doivent atterrir à Montréal pour une réparation. L'avion venait d'exécuter un discret lacet. XiX a la tête au hublot et contemple la grande ville ensoleillée qui se déroule sous elle à côté de la mer. Son frère lui fait remarquer que c'est plutôt un fleuve. Elle se demande, à chaque atterrissage, si ses vrais parents ne vivraient pas dans cette ville. Son enquête n'a pu la mener à cette précision. Mais elle sait plus que ce qu'elle a dit à Djhan, et même à Kô. L'un et l'autre furent enlevés en bas âge par un réseau de trafic d'enfants. Ils ont disparus mystérieusement de Disneyland, alors que leurs vrais parents visitaient le site dans le cadre d'un voyage qu'ils avaient gagné à un espèce de tirage. Ces derniers avaient été recrutés ainsi en vue de se conformer aux demandes précises d'une commande. La commande était livrée mais l'escalade de la corruption aussi.

Perdue dans ses pensées, bercée par les mouvements de l'avion qui ajuste son cap en passant entre les cumuli, XiX espère toujours la clef ultime. Téra n'avait pu répondre à sa demande à l'égard de l'identité de ses parents naturels. Devant son insistance, il disait devoir vérifier ce détail et qu'il pourrait en reparler après son voyage de noces. Elle avait eu alors l'intuition que Téra le savait. Kô s'est penché sur elle et l'embrasse sur l'oreille. Avec sa ferveur coutumière, il lui chuchote comme toujours son leitmotiv de névrosé : « Pour une dernière fois ». Ils cueillent ainsi chaque précieux instant ensemble. L'hôtesse sert aux enfants un jus. Ceux-ci ont repris leur jeu qui s'étend maintenant sur une troisième rangée de bancs. L'hôtesse revient leur signaler la consigne. Il va falloir interrompre le jeu, s'asseoir et boucler les ceintures.

4. Une hirondelle ébouriffée

Ce midi, au Parc des Hirondelles, sous un soleil radieux, la mi-mai est célébrée par le retour des culottes courtes, des robes, des vélos et bien sûr des oiseaux aux ailes effilées comme des lames de rasoir. Ces vifs volatiles se pourchassent à travers la mouvance sur la verdure éclatante du frais nettoyage annuel qui s'imposait après le laisser-aller hivernal. Plusieurs pique-niqueurs s'installent. Dans une flaque de pétales de pommiers éparpillés sur l'herbe, deux jeunes gens ont étalé une grande nappe jaune serin. C'est plus exactement un parapente. Aux commandes de cette immense crinoline qui lui va à ravir, une jeune femme suit les calmes instructions de son ami. Si douce est la brise qu'elle a bien de la peine depuis maintes tentatives à gonfler la voile. Elle souffle un peu, assise sur l'herbe, ravie de la confiance transmise par les encouragements de son compagnon. Tout l'hiver, il n'avait cessé de lui parler de cette passion qu'il avait contractée comme une maladie dont on ne veut guérir. Il n'est pas instructeur comme tel mais, comme il s'agit d'initiation au simple gonflage, il se sent à l'aise de prêter son engin volant à celle avec qui il partage sa vie. Les délices de la nuit passée les font encore flotter dès que leurs yeux se croisent. Le lever fut tardif et ils sortent d'un copieux déjeuner.

La belle a repris son souffle. On se prépare pour une dernière fois. On démêle les suspentes de la grande toile d'araignée. Le moniteur place un peu les coins de la voile. On se concentre et Go ! On n'a pas aperçu à l'autre bout du parc des signes pourtant clairs : la végétation s'agite subitement. Dans la rue, il y a un gamin qui court après sa casquette. La voile vient de se localiser docilement au-dessus de la tête de l'apprentie pilote. Ses cheveux s'ébouriffent.

« Cours, cours, cours. » l'encourage-t-on.

Un seul pas sur le bout des pieds et la voilà soulevée. Le jeune homme regrette, trop tard, de n'avoir pas plus insisté pour qu'elle se chapeaute. L'argument que son casque puait un peu avait prédominé.

« Atterriiiiiii » crie-t-il.

Se reprenant, voyant qu'il panique lui-même, il reste coi et observe la manoeuvre. Elle va bien finir par freiner. Déjà elle file devant et elle ne doit plus comprendre ce qu'il crierait. Le Vent, qu'il sent sur sa figure, souffle soudainement. Il ressent en lui une mauvaise décharge d'adrénaline. Tout cela indique qu'ils sont en grave problème. Son amie de cœur va apprendre l'adage qui dit : « Vaut mieux être à terre et désirer voler que voler et désirer être à terre ».

La panique est aux commandes. Un chien l'a pris en chasse mais il est devancé. Elle fonce maintenant vers un arbre qu'elle va frapper à une hauteur de

six ou sept mètres. Enfin une correction amorce un virage et elle passe au-dessus de l'arbre, en direction de la rue bondée de véhicules circulant à bon train. Le virage s'accroît tout seul car elle est figée comme une statue, mais une statue qui monte. Le parc revient en mire mais elle a accumulé déjà une centaine de mètres de hauteur. La dérive ne lui permet pas de s'y avancer. À travers l'impressionnant sifflement d'air dans ses oreilles, elle entend cogner son cœur devant cette vision subite et épatante. Cela la réveille un peu de sa torpeur.

« Qu'est-ce que je fais ? » s'entend-elle crier à l'intérieur d'elle-même. Essayant encore de retourner vers le parc, elle visse sans le savoir et gagne de l'altitude. Elle est dans de beaux draps.

Quoiqu'elle fasse la ville tombe sous elle. Un océan de toits et de rue surgit. Elle tourne toujours sur le même bord, son regard à la recherche de verdure. Car il est évident que le parc, où désespère son amoureux, a rétréci comme un minuscule point vert qui s'éloigne. Le point de non-retour est franchi depuis longtemps. Elle dérive beaucoup et elle commet l'erreur de chercher une issue contre le Vent. Ce n'est rien pour la faire sortir de la bulle. Si seulement elle pouvait se rendre à un autre parc pour atterrir... mais les histoires de fils électriques de son copain la rendent ambivalente. Il faudra penser vite et tout ce qu'elle essaie de penser se change en cauchemar. Sa situation aurait pourtant été le rêve de plusieurs pilotes chevronnés, à part une légère odeur fétide d'égout et le fait d'enfreindre une zone aérienne. La jeune femme est toute désorientée même si elle a pris un peu de contrôle. Le mont Royal, qu'elle cherche à situer, n'est pas reconnu alors qu'elle le survole. Tout est plat et elle cherche une butte. Elle doit être à 1000 mètres d'altitude. Personne ne la voit et elle voit tout. Elle domine les plus hauts gratte-ciel. Elle n'ose pas regarder vers la seule chose qu'elle reconnaît et où elle se dirige. La noyade dans le fleuve au loin l'obsède.

C'est alors que, sans crier gare, comme un aigle fonçant sur sa proie, venu dans son dos, le moteur gauche d'un grand avion avale le parapente. Derrière le sillage invisible de l'aéronef, la fille aux cheveux ébouriffés s'évanouit en plein ciel et tombe les bras en croix. Elle se réveille après quelques minutes sur le bord d'une piscine dans laquelle elle est miraculeusement tombée et d'où le sauveteur l'a rescapée. Elle revoit le bleu aveuglant du ciel, saucissonnée sur une planche de bois, la colonne et les os en charpie. Son compagnon prendra deux jours à la localiser, sauve mais pas saine, dans un hôpital périphérique car les services d'urgence ont été débordés sur l'île.

Complètement étranglé par le chiffon jaune, plongeant comme une pesante locomotive, l'avion décrochée s'écrase en plein centre ville. Mirabel n'était pas disponible pour la demande d'urgence d'un appareil dont le moteur droit était hors fonction. La tour de contrôle de Dorval a libéré immédiatement une piste. Offrir

une approche au-dessus de la ville n'a pas été la meilleure idée surtout sur le parcours de cette anomalie d'ébouriffée qui n'aurait pas dû être là.

Un sinistre bilan du crash : aucun survivant de l'appareil. Un millier de victimes dans la destruction d'une quinzaine d'immeubles par l'impact et les grands feux hors contrôle pendant deux jours. La moitié des victimes n'ont pas survécu. Les services hospitaliers sont catastrophés jusqu'à la voisine province. Les dégâts s'estiment à plusieurs dizaines de milliards de dollars de perte selon les compagnies d'assurances. Des images d'apocalypse alimentent les médias. L'autopsie ouverte n'est pas chose facile et les coeurs sensibles sont révoltés. L'enquête du bureau de l'aviation civile durera des années. Les boîtes noires sont localisées dans les débris de la maison-mère frappée de plein fouet. Cette ironie ne plaît pas. En plein cœur de la métropole, jamais chaos pareil n'avait été prévu. Cela a pris des jours avant de saisir l'ampleur de l'événement. Ce n'est que deux semaines plus tard que rebondit sérieusement l'hypothèse farfelue d'une survivante comme cause de tout ce drame. La première analyse post-mortem ne pouvait que dégénérer en un excès de conclusions rageuses, voire psychotiques. Autant on avait dénié de sources officielles la version farfelue, autant les recommandations deviennent une vengeance contre le vol libre au Québec.

Le mot qui est sur toutes les lèvres et que les médias ont l'air d'avoir forgé est « Pourquoi permet-on ces jouets très dangereux ? » Il a une belle allure de désinformation car les services de renseignements sont en œuvre de façon précoce, dès la journée du désastre. Leur action est immédiate et la campagne est dirigée en vue d'une éradication. Le vol libre est interdit au Québec. La Chine suit ce mouvement car plusieurs notables chinois étaient à bord. La volonté d'agir ne s'entrave pas de vol libre, surtout pas de libre. En deux jours, tous les parapentes et deltaplanes sont confisqués à la grandeur de la province. Chaque pilote a été fiché et visité à plusieurs reprises par des enquêteurs de multiples agences; il y a les services de renseignements aux acronymes des plus variés et des plus craints ainsi que les inquisiteurs du domaine de l'assurance et de puissances étrangères. Les propriétaires de site de vol libre sont avertis de l'amende exorbitante qu'ils risquent de déboursier si des vols s'y déroulent. Le Hagar, les zones d'alerte HG et les licences de tracté sont abolies pour vol libre. Les zones de contrôle aérien sont agrandies. Pour le moment, et cela va durer plusieurs années, seule la province de Québec est ainsi réglementée. L'AQVL, l'association provinciale, est dissoute avant qu'elle ne devienne illégale. Dans une espèce de cérémonie publique expiatoire et médiatisée, les appareils confisqués sont écrasés par des bulldozers et brûlés. Comme si pour panser la plaie, il fallait exorciser d'une certaine façon et montrer qu'un contrôle est imposé. Un bouc émissaire est un courant exutoire. La

hantise de vols au-dessus de la ville menace de fermer l'aéroport de Dorval. C'est dans l'air, faut dire vite.

Après un an, deux ressortissants français sont pris aux douanes avec des parapentes. Ils sont expulsés sans leurs ailes, échappant de justesse à un procès pour terrorisme. Un contrevenant local, qui se dit prisonnier politique, est en prison pour avoir tenté du « base jumping » de la place Ville Marie, à travers les travaux de reconstruction. Ce n'est plus drôle. La jeune ébouriffée finit par avoir son congé après treize mois à l'hôpital. Elle reste paraplégique et perturbée de ce coup d'aile de papillon ayant provoqué un ouragan. Elle s'exile, ainsi que quelques pilotes accros, pour des cieux moins hostiles. Dans les autres provinces, les pilotes québécois ne sont pas bien reçus dans les clubs de vol libre. Ce n'est pas tant qu'on les prend pour des terroristes, mais parce qu'on craint que le règlement du Québec s'étendent à leur territoire. Les résistants à cet imposition supposée temporaire piétinent dans l'ombre. L'investigation, par exemple, de la cause de l'arrêt du premier moteur, sans qu'il ne soit endommagé, se déroule hors public. Cet aspect est même classé top secret. Après trois ans, l'interdiction du vol libre perdure dans cette mentalité propre à la soumission au tabou de la sécurité.

Le Vent se gaspille dans ce pays. Se gaspille aussi la patience du Front de Libération aérienne du Québec, un groupuscule d'idéalistes autrefois considérés farfelus. Depuis ce triste événement, le FLAQ opère en clandestinité, car il est considéré à tort comme un groupe terroriste. C'est pourtant un mouvement anti-terroriste voué à combattre la peur atavique de voler. Il faut bien préciser : voler dans les airs, c'est-à-dire planer. Sa remise en question par le blanchiment de sépulcres et la manipulation d'informations l'accable d'une tâche presque insurmontable. Jugée meurtrière par un néophyte, la turbulence du Vent est attaquée par un pilote de vol libre pour la tourner en un moteur principal de son ascension. De la même façon, les FLAQistes se sont alors attaqués à la turbulence de l'information qui souffle sur cette colonie pour remonter le dangereux domaine du savoir. Cette quête de liberté se continue sans bruit ni tapage. Le jour de la libération du ciel de ce pays approche.

5. Libération

Au loin dans la nuit, un chien jappe au passage d'une camionnette. La troupe FLaQuiste progresse rapidement dans la forêt embaumée d'une suave odeur de sapinage. Malgré les charges sur les épaules, le rythme tient bon sur l'abrupte sentier des pèlerins. À mi-montagne, Rascar rompt la consigne du silence. Il a toujours en bouche un sujet captivant. Les autres commandos écoutent ses paroles exaltantes. Quand on approche du sommet, une pause sépare le groupe. Une portion a obliqué pour se rendre à une cache. En attendant, Rascar poursuit :

« On n'écrit pas en noir sur du noir, ni en blanc sur du blanc. Il faut un contraste. Ainsi le plus beau symbole frappe l'imagination s'il se distingue sur un fond ténébreux où on a le courage de l'introduire. Notre mission est symbolique et ce ne sera pas seulement de voter avec un banal petit x. Le danger de cette montagne m'impressionne autant que la mission m'enthousiasme. »

Ses paroles se perdent dans la nuit comme les étoiles qui ont commencé à s'absenter devant la magie des couleurs primales de l'aurore.

« Tu as raison, lui répond son compagnon, je m'y suis autrefois blessé. Que la méfiance de l'oiseau soit avec nous. »

Rascar réplique par un poème inca :

« Quand l'aigle gobera ma conscience, il restera pleurs et joies sur les plumes éparpillées de mon souvenir. Que mes amis choisissent d'abord les plumes de joies qui les emporteront au-delà des lumineux sommets. Ne vous attristez pas, vous me rejoindrez un jour au festin. La vie est si courte... »

Sur ce, les autres commandos les ont rejoints. Ils portent, deux par deux, de lourdes charges pour la quasi-verticalité du sentier les menant enfin au sommet, très lumineux à ce lever du jour. Un premier objectif est atteint. Duck scrute les nuages devant à l'Est. Ils sont en dos de maquereaux et lui annoncent de la pluie d'ici douze heures. Pourtant, la plus belle journée de l'été des Indiens s'annonce et la plus belle brise souhaitée souffle, stable comme du ciment, sur la face des révolutionnaires. Ils hument goulûment cet air, plantés comme des grues sur le bord d'un muret de granit poli. Pas pour longtemps, car on s'active. L'un d'eux s'inquiète de l'agréable aménagement des lieux qui obstrue complètement le passage pour le décollage. C'est un obstacle majeur. Pas de crainte, le rassure DucK. Ce détail a été soigneusement planifié depuis des années. Il avait au moment opportun soumissionné pour la fourniture des tables à pique-nique de l'endroit. Avec le surplus du design pour les arrimer au sol en cas de grand Vent, venait en prime un modularisme bien songé. En une dizaine de minutes, avec peu d'outillage, ces tables sont assemblées en une plate-forme pour surplomber le

muret protecteur des citoyens qui, de toutes façons, ne s'étaient jamais 'garrochés' dans le trou. Le décollage est ouvert.

Alors, avec un plaisir dévot, l'assemblage d'ailes libres commence, malgré l'interdiction formelle, près de l'humble chapelle vouée à apaiser les ouragans. Quand les trois parapentes sont envolés, les trois deltas sont prêts et suivent. Cela est trop rapidement raconté pour tout le plaisir d'approcher son aile dans le Vent qui la caresse graduellement. Cela est trop rapidement conté pour l'infinité de détails et de nuances qui traversent l'esprit de ces pilotes occupés à saisir l'esprit du Vent qui va les emporter. Duck, le dernier par exemple, apprend de la part d'un assistant cameraman qu'un véhicule approche. Il risque d'être cloué au sol et il ne veut pas déroger à sa routine et accélérer la cadence au risque de sa vie. Il prend son temps et surtout ne perd pas sa concentration. Ce site demande d'être allumé, pas à peu près. Les premiers effluves thermiques du matin ont commencé à perturber le Vent qui taquine un peu. Perchée sur des tables à pique-nique, l'aile danse un curieux tango que les pas du pilote doivent suivre. L'air est devenu passablement turbulent. Derrière lui, le véhicule vient de se stationner. Le vol va-t-il être interrompu par un taré qui va se pendre aux câbles et ordonner la procédure de renonciation au nom du bon sens ou de l'interdit ? Fausse alerte, ce n'est qu'un journaliste. Le pilote harmonise enfin son esprit avec celui du Vent et hop. Duck, ce dernier libéré, crie, en s'élevant, sa joie au journaliste : « Je viendrai comme un voleur ! »

Tous, sauf Rascar qui vole souvent avec son appareil furtif, retrouve l'intense plaisir d'antan. Ils avaient quasiment oublié combien cela fait du bien. La condition aérologique est des plus merveilleuses. Le thermique du matin gagne progressivement en intensité et en possibilité d'admirer le grand bol du cratère derrière la crête. La consigne est de rester sur le relief. On n'a pas les ressources nécessaires à une récupération des vols voyage. Le volcan est donc libéré par six ailes libres qui y planent pendant près de trois heures. Des aigles se sont joints à leurs ébats sur le bord de la caldeira. L'équipe de caméra au sol récolte une foison d'images spectaculaires. Elle récupère d'autres caméras emportées en vol et que les pilotes larguent avec de petits parachutes. Cela n'est pas très légal mais effectué sans danger. Un autre objectif de la mission se réalise.

Sitôt la glace cassée, c'est à dire sitôt décollé, Duck retrouve en se moulant dans son vieux harnais, l'euphorique plaisir de planer dans l'océan Atmosphérique. Il est cependant en lutte avec l'obsession de ne pas gaspiller un beau décollage avec une stupide collision. Sur la plate-forme, il avait perdu la position des cinq autres ailes. Sans tarder, il les repère ; c'est dès lors plus confortable que de s'attendre à en voir surgir une en pleine face. Il faut surtout tenir Rascar à l'œil. Il peut être stressant des fois avec son long fanion rouge qui ondule derrière son aile

transparente comme le Vent. Jadis, il regardait souvent ailleurs qu'en avant de lui, les yeux fixés sur ses instruments de vol. Heureusement qu'il a fait du progrès là-dessus. Au lieu de lui courir après, Duck opte vers l'Est, vers la grande fissure dans les monts Victoria.

Que l'air porte bien et franchement ce matin ! L'appareil glisse tout en gagnant généreusement de l'altitude pendant que la splendide crête défile dessous. Un parapente a pris cette direction ; il est bien en haut de lui et loin dans la forêt. Progressivement, il le rejoint et passe assez près pour saluer de la main. Duck comprend pourquoi ce dernier s'en revient. Cela commence à secouer sérieusement. Mieux vaut revenir aussi d'autant plus que le retour est passablement plus lent contre la composante de Vent comportant un peu de Sud. Tout est si immense ici : les grandes forêts, la multitude de montagnes en face, font que l'on tend à minimaliser le volcan. Cette illusion peut mener à bien des surprises si un petit changement dans le Vent génère la difficulté de ne pas se rendre aux champs. Ils font d'immenses terrains d'atterrissage ; encore faut-il s'y rendre. La contemplation de l'épaule Ouest sera belle aussi. Après ce premier réchauffement, le pilote de l'aile aux grands yeux d'aigle est d'attaque pour un peu plus de trafic.

L'aile est maintenant secouée par des turbulences. Bon signe, un peu d'action ! Ça y est. On tourne, et encore et encore. Le variomètre se régale positivement. Voilà Rascar qui s'amène pour le même ascenseur. On espère qu'il ne veuille pas commencer à virer les yeux dans les yeux. Heureusement, il se tient tranquille et s'éloigne en avant, en criant comme un condor, vers une bande de canards en formation de V. Ils feront bon ménage. Derrière, le bol du cratère se dégage peu à peu. Quel spectacle, cette caldeira ! Duck continue quand même de scanner continuellement ses compagnons. En fait, ils font tous cela. Beaucoup plus reposant ainsi pour profiter du grandiose paysage. C'est un peu technique, mais cela procure beaucoup de loisir. Les têtes pivotent en tous sens, sans arrêt.

De temps en temps, il faut ré-estimer les paramètres généraux. Des fumées, c'est pratique ; mais il n'en repère pas. Il y a l'eau du petit lac ; sa portion ridée est stable. Faudrait pas que le Vent forcisse, car on perdrait des couleurs dans le firmament. Ce parapente-là, d'ailleurs, est parti. Il est si loin en avant sous Rascar qu'il a dû décider de terminer son vol. Combien de virevoltes ont été effectuées dans ce terrain de jeu géant ? Ce bref aperçu n'est rien à côté des cabrioles de chacun des autres pilotes à qui l'aventure du Vent sourit. Après une couple d'heures, la radio annonce qu'un batteur à œuf est en route. La récréation est finie. Le temps a filé, plus vite que de coutume. Allons garer le coucou en douceur. Quelques claques dans la face seraient de rigueur pour s'assurer que la torpeur de

l'extase ne domine pas. Disons que se parler tout haut va suffir. « Duck ! Duck ! À l'atterro ! » dit Duck.

Quelle griserie quand même de se laisser descendre sans effort. Ce sera un peu plus corsé à l'approche, mais il y a un bon quinze minutes de voluptueuse glisse à déguster. Déjà, des appareils se sont posés et sans heurt. Bonne augure. Des bonnes respirations par le nez marquent l'entrée de l'approche. Il est un temps qui rivalise avec le décollage pour aller chercher le maximum d'attention humaine. Cela dure une couple de minutes bien remplies. Pas de trafic, au moins. Cela file Vent de dos. Le sol lève. Ça y est, on oblique contre le Vent pour un long et dernier virage. Il s'agit maintenant de tout remettre d'aplomb sans s'enfermer dans une rafale thermique. Ça y est, l'aile est à plat. La manche à air, elle, reste d'accord et propose même de casser franc car le Vent est très faible au sol. Gare toujours aux turbulences surprises. Il n'y en aura pas car l'herbe n'est pas froissée. Un peu d'effet de sol. Essayons cela, exactement maintenant. Le cheval d'Icare monte sur ses pattes arrière. Le pilote effleure de la pointe du pied un brin d'herbe et se pose enfin sur une fleur. Sitôt, la gravité le rejoint et le poids de tout son delta, gréement compris, tombe sur ses épaules. Ça marche ! L'homme vient de voler un des plus beaux coins de la planète. Tous les autres pilotes ont vécu l'émotion avec leur inexplicable point de vue personnel. Le point le plus commun est ce grand sourire radieux qui illumine leur visage. Sans tarder, les pilotes s'affairent illico à plier bagages. D'ordinaire, flâner serait plus de mise.

L'objectif de s'éclipser est mis en branle. Les deltas ont atterri en premier, suivis des parapentes. Un dernier parapente tarde car il a de la peine à trouver la dévisse. Sitôt qu'il vient de toucher le sol près de la route, il se fait survoler par un hélicoptère militaire muni de roquettes. Dans le fracas du bruit assourdissant, il a tout juste le temps de se décrocher que sa voile lui échappe et s'envole dans le remous provoqué par les grandes pales. La voile tourbillonne et va s'emmêler dans la petite hélice de queue qui s'immobilise à broyer le kevlar des suspentes. Par chance, l'appareil n'est qu'à quelques mètres du sol. L'atterrissage frise l'écrasement. Une chance, car les risques d'explosion n'étaient pas exclus. L'appareil a tournoyé sur lui-même pendant un temps assez long pour donner un sérieux vertige à l'équipage. Un coup de klaxon attire l'attention du pilote de libre, lui-même un peu hébété par le vacarme et aussi par l'euphorie d'un grand vol. Une camionnette surgit sur la route et l'embarque. Des bras sortent des fenêtres et laissent les bonjours des pilotes de libre au pilote de l'hélico. Trois tapis volants sont bien saucissonnés sur le toit du véhicule qui file en soulevant une volée de feuilles mortes dans son vortex de fuite.

Reste un objectif, après cette retraite gagnée par la peau des fesses. Une escadrille d'une douzaine d'hélicoptères arrive. Pendant qu'ils rasant en vain la

campagne, l'appareil immobilisé est réparé. Après deux heures, l'essaim quitte à grand bruit rageur la contrée qui retrouve son calme habituel. Pendant ce temps, les images de ces vols sont transmises à un studio qui trie habilement tout le splendide balai aérien, comme les médias aiment. Et les journalistes marchent comme dans la plus belle histoire. Plusieurs d'entre eux étaient d'ailleurs sur place, le scoop leur ayant vraisemblablement plu.

Les journaux, les radiojournaux et les téléjournaux du midi en font la une. Ils relatent les événements, fracassant la banalité établie. Au surplus et en conclusion à débattre, le communiqué du FLAQ est lu intégralement en onde :

« Le Front de Libération aérienne du Québec offre d'abord condoléances et sympathies aux familles des victimes du terrible accident d'avion qui s'est écrasé dans le centre-ville de Montréal. Il compatit à leur douleur d'autant plus que des membres de leur propre famille y ont péri.

Les vols symboliques au volcan ont été effectués aujourd'hui pour annoncer à tous que le vol libre n'est pas la cause de ce crash. Sont dévoilés, en cette occasion, des documents gardés secrets à la population et qui démontrent que le crash a été provoqué par un acte terroriste. Quand le parapente faussement incriminé est entré en collision avec l'avion, l'aéronef était déjà condamné, son ordinateur de bord hors contrôle. Les preuves sont dans le rapport officiel ci-joint à ce communiqué remis aux médias.

Le Front de Libération aérienne du Québec désire que l'interdiction du vol libre, qui touche injustement cette seule province, soit levé. Nous souhaitons que sa participation à faire la lumière montre à ce pays l'utilité des citoyens pilotes et de leur droit de pratiquer leur discipline en toute liberté.

Vive le vol libre ! »

Les médias ont en main le rapport secret qui parvint de façon anonyme à l'état major du FLAQ. Le rapport est formel. Un virus informatique trouvé dans l'ordinateur de bord est la cause de l'écrasement. Cette façon symbolique de le déposer satisfait un grand rêve de vaincre l'insignifiance du mensonge et de l'interdit. La réaction populaire est favorable. Dispersés, les membres de l'expédition jubilent de la victoire éclair ainsi que des relents d'émotion de leur envol béni. Seule perte, un parapente. La présence militaire, en cette journée d'urnes, n'est particulièrement pas bien accueillie par la population.

6. Le troisième référendum

Duck raccompagne Rascar à sa maison. Son repaire isolé est tout désigné pour être à l'abri des questionnements et des indiscretions découlant de la gloire. Toute une surprise les attend. L'ancien propriétaire est assis sur les marches de la galerie. Ils n'en croient pas leurs yeux, ni leurs oreilles. C'est comme si un revenant était apparu devant eux. La fatigue doit les accabler. Rascar se met à bégayer.

« Mi, mimi, mi, mimimi, mi, mi, mi ... » Duck croit bien qu'il va étouffer.

C'est le frère de Rascar, qui se tient devant eux, bien portant avec son sourire amusé et chaleureux. Rascar débloque. Il ne parle pas, il crie.

« Elvis Capac ! Mi mimi hermano ! » Quelle joie comble ces hommes en une journée si mémorable. Rascar est pris d'une de ses crises aiguës de craquètement. Il crie sans arrêter « Elvis est vivant ! El king est vivant ! », courant comme une cigogne folle en battant des ailes avec ses bras. Il grimpe partout, même sur le toit de la galerie. Il hurle ainsi comme un déchaîné, pour ne s'arrêter qu'épuisé.

Le Vent aussi est devenu anémique. Où est-Il tombé ? Le chuchotement de la pluie, commençant à tomber aussi, accompagne Elvis qui, se penchant honorablement en tenant la porte grande ouverte, invite les deux pilotes fourbus, hagards, hébétés, hallucinés à entrer dans la demeure. L'arôme du pain frais les accueille et témoigne que le fantôme est dans la place depuis un certain temps. Un sac de glace décolle du congélateur et vient atterrir sur la tête de Rascar qui plonge enfin dans le mutisme le plus désiré. Après une chaleureuse accolade et sans avoir à dire un mot, Elvis les asseoit devant un bol de soupe fumant. Les deux hommes languissent pour plus que de la nourriture.

« J'ai vu, ce midi, que vous n'avez pas chômé avec le rapport secret que je vous ai livré anonymement, il y a un mois. Toutes mes félicitations ! » déclare Elvis en plongeant sa cuiller dans son bol. Ces compliments leur passent comme sur le dos d'un canard. Ce qu'ils désirent, c'est savoir d'où il peut bien sortir. Dégivrant un peu, Rascar réussit à balbutier :

« Je m'en fous, mon plumeux. » Il utilise une expression de jeunesse, référant au fait que lui et son frère sont nés avec un épais duvet d'oiseau sur les épaules. Leurs parents avaient dû arracher deux plumes qui y avaient poussé par la suite. C'était un de leurs points communs et, de cette façon, Rascar lui signifiait de cracher le morceau et de reprendre au tout début.

« Par où veux-tu que je commence ? » offre-t-il enfin.

« Ta ta ta disparition, puisque tu tu n'es pas mort. » répond laconiquement Rascar qui recommence à bégayer. Il sait que chaque mot en surplus retarde de

savoir et qu'une autre crise de craquètement menace. Il n'a jamais eu tant de facilité à contenir sa logorrhée. Duck fait de même. Il se sent comme ce matin, prêt à décoller, mais cette fois-ci sur des mots. Pourtant, il est assis confortablement à une table avec quelqu'un qui n'en finit pas de commencer son histoire. Faut-il l'ignorer pour qu'il parle ? La cuiller d'Elvis ne quitte pas le bol. À travers une ébauche d'excuse, Elvis obtient l'acquiescement du secret par ses convives. Leurs cuillers n'ont pas bronché mais leurs têtes ont hoché positivement. On aurait entendu voler une mouche mais le bruit de la pluie sur les tôles du toit domine la place quand le maître de vol commence son histoire. Il n'y aura pas de belle cérémonie de coucher de soleil à régaler les pupilles comme hier mais les tympons vont, ce soir, s'emplier la panse.

« J'en avais assez de ce bled, de ce repère de mormonoïdes et big brothers, de ce camp d'été de surdoués de la déception et de l'intrigue. » finit-il par se défouler en désignant de la sorte le ranch de Téra. Il leur explique que malgré sa merveilleuse tâche d'instructeur en charge des enfants de Téra qu'il adorait, la situation était devenu trop dangereuse pour lui. De toute façon, sa tâche achevait. La plus jeune, XiX, avait atteint la maturité depuis quelques mois. L'émancipation était la suite normale pour ces jeunes.. Il leur avait enseigné, depuis l'âge scolaire, plus que l'académisme. Comme la femme de Téra était décédée et que Téra était trop absorbé par son entreprise, Elvis avait tenu les rôles de père et mère auprès ces enfants.

Les années avaient passé comme des étincelles. Voilà que les jeunes commencent à réaliser l'artifice du ranch et de leur position princière à cet endroit. Elvis leur explique peu à peu. Le rêve autarcique de leur mère s'est transformé et a servi de couverture à une entreprise qui mijote à l'extérieur du monde bucolique de la vallée. À part le jardinage local, tout arrive quotidiennement par l'hélicoptère. Le monde extérieur, qu'ils ne connaissent que par les livres et les écrans, les fascine. Les employés, pour soutenir leurs désirs, ne fournissent pas à décorer leur environnement protégé. Téra, lui-même, le sait et ne ménage rien pour doré la cage. Elvis respecte tant bien que mal les directives paternelles. Elles sont justes et ne contreviennent pas à sa philosophie de connaissance. Sauf que Téra cache des choses et s'arrange pour tout savoir. Il y a des caméras et des micros partout. Les enfants, eux, interprètent cela comme une preuve qu'on s'occupe d'eux. Ils ont grandi ainsi. Pour Elvis, cela va mais cela manque de réciprocité car Téra, lui, est à l'abri des écoutes. C'est du moins ce qu'il pense mais Elvis a des questions à solutionner de la part des enfants. Si leur destinée ne les préoccupe pas, leur origine les fascine.

La grande bibliothèque du ranch est soutenue par un puissant système informatisé. Elle contient les archives familiales auxquelles Elvis, de sa position de

mentor, a le privilège d'accès, du moins en partie, officiellement. Il peut guider les enfants, par exemple, sur les images de leur regrettée mère et de sa vision sur ce ranch dont elle est la fondatrice.

Toutes ces explications sont longues pour Duck et Rascar qui retiennent leur souffle. Ils apprennent peu à peu comment Elvis trouve la clef des archives brouillées par Téra. En observant, à travers un jeu de miroir, Téra exécuter un accès à l'ordinateur, Elvis note le jeu des doigts qui ouvre la boîte de Pandore. Il y découvre l'histoire de l'adoption et bien d'autres secrets compromettants sur la structure du système Téra.

« J'en savais trop. Il fallait que je disparaisse. Avec cette gang d'espions tout autour, j'ai pris plus de précautions que moins pour manigancer mon coup. Dans les semaines qui ont précédé ma disparition, chaque fois que je survolais en delta les Gorges Capac, je laissais tomber des boulettes de viande pour y attirer des rapaces. Le jour de mon crash simulé, mon parachute s'est posé exactement à l'endroit prévu près du précipice. J'ai tout de suite suspendu un mannequin revêtu de ma combinaison de vol. J'ai pris soin de fourbir de boulettes de viande les orbites du masque et d'enrouler le fanion rouge autour du cou. La suite se devine. J'ai disparu. » Sur ces mots d'Elvis, les cuillers ont commencé à transporter de la soupe aux lèvres des convives. Personne ne parle. De telles aventures creusent l'appétit. Bien sûr, Elvis fournit des détails sur cette espèce d'évasion, mais ce sont les raisons qui l'ont motivée qui captivent l'attention. Avec un peu de beurre sur ce pain frais, pour accompagner cette soupe, c'est le régal. Rascar prend beaucoup de mieux. Il est si fier de son frère qu'il doit se retenir pour ne pas crier sa joie. La bouche pleine, ce ne serait pas beau...

Duck, lui, ne tient pas à tout savoir mais c'est plus fort que lui. L'intrigue le tient. Les cuillers n'ont plus de liquide à transborder. Elvis offre une diversion.

« Voulez-vous écouter les résultats du référendum ? Votre intervention de ce matin a toutes les chances d'avoir un effet. L'activité militaire autour du volcan n'est pas passée inaperçue. Hélicos endommagés, troupeaux de chevaux affolés, éruption volcanique, mesures de guerre, désinformation, beaucoup de rumeurs dans l'air. »

Les urnes viennent, en effet, de fermer sur le troisième référendum portant sur la souveraineté du Québec. Il est la réaction au projet fédéral de fusion des dix provinces en seulement trois districts. Rascar explique à son frère que le FLAQ n'y est pour rien sur le choix de cette journée pour l'exécution de la mission. C'est le rare bon Vent d'Est qui a décidé ; le reste est fortuit. Il lui dit qu'il préfère savoir ce qui est arrivé à Kô et XiX plutôt que se planter devant un fade téléviseur. Le résultat, il l'aura bien demain.

La marmite revient à la table et la louche remplit les bols que guettent des cuillers excitées.

« Elle est vraiment bonne, ta soupe. » réussit à placer Duck.

« Et à la hauteur de ton histoire, frérot. » rajoute Rascar.

« Mais, j’y pense. J’allais oublier le principal. » dit Duck qui s’élance dehors sous la pluie et revient tout mouillé du véhicule avec une caisse d’É, une bière à l’eau d’érable dont il sait Elvis amateur.

Pendant qu’un verre s’élève et va abreuver le gosier d’Elvis, un autre s’occupe des cordes vocales enrouées de son frère. Laissant le pétilllement de ce nectar jouer sur sa langue, c’est Duck qui fait languir Elvis qui demande des détails sur la passe de l’hélico de ce matin. Combien toute la mission aurait pu prendre une lourde tournure. Mais enfin la légèreté l’avait emporté à travers des risques imprévisibles. Il en est de même, fait remarquer Rascar, sur le vol de l’ébouffée. Même dans son horreur, ce vol est la clef magique qui a permis de conclure à la vraie cause préméditée du grand crash de la métropole. N’eut été de son passage au bon moment et à la bonne place, le virus se serait effacé comme prévu après l’arrêt du second moteur. Jamais ce complot n’aurait pu être élucidé autrement. On a accusé à tort le vol libre.

Elvis prend quelques gorgées. Car il va commencer une longue réponse à une autre question de son frère sur son accès au rapport secret. Il explique d’abord pourquoi cette information est secrète. C’est tout simplement parce qu’on avait au début réfuté la théorie du parapente pour ensuite l’adopter. Devoir la réfuter encore mérite bien une mûre réflexion pour s’assurer de la certitude. En fait la théorie est aussi nouvelle. Ainsi donc, elle est secrète de façon assez nouvelle.

La cruciale découverte du virus vient en fait d’Elvis lui-même. Il l’a transmise à l’agence d’enquête qui l’a classifiée secrète en attendant d’en finir l’étude. Depuis son départ du ranch, Elvis s’était tenu discret. Mais Téra décédé, il risquait moins d’être pris à consulter le monument informatique que Téra laissait en héritage. L’entité monstre résiduelle restait bien active ; elle continuait d’exécuter les fonctions assemblées dans sa maniaque existence d’acquisition d’informations à très haut régime. Les archives familiales n’étaient qu’une goutte dans cet océan tumultueux. Le maître de la guerre informatique était maintenant le Téraciel, le système qui avait tout des caractéristiques d’un Borg, agglutinant de façon autonome le savoir humain. Avec cet outil par excellence, Elvis se retrouve au contrôle du super marché mondial du renseignement. Tout automatisé, s’y échangent à prix faramineux, des secrets tactiques. C’est peu dire. On échange aussi des secrets pour du secret. Le système Téraciel infiltre tous les réseaux, acquérant tout seul les clefs, les codes, les mots de passe, les crypteurs et décrypteurs et tout ce qui manipule de l’information. Les banques de données des

services d'intelligence sont à sa disposition. Aussi exhaustif qu'il est, le système Téra est totalement furtif. Personne ne peut le saisir car son immense code se réécrit tout seul et il se distribue à travers tous les ordinateurs de la planète. Téra l'appela affectueusement son canard codé, quand il le retrouva dans un jeu électronique dont le héros était un petit canard. Il avait réussi ce que des décades de recherche en intelligence artificielle cherchaient. Les systèmes du genre s'effondraient toujours sous la lourdeur de la tâche. Téra avait compris que cette tâche n'était pas à la hauteur humaine. Il l'avait donc confiée au système lui-même qui, à la base, récrivait continuellement son propre code pour l'optimiser, se rendant automatiquement ultraperformant. L'immensité des banques de données, où pataugeait tout le monde, n'était plus un obstacle à la compréhension de cette entité qui se réincarnait constamment. Le créateur avait peine à le contrôler de son vivant. Lui survivait le Téraciel dans toute sa gloire. Il sait traquer et piéger même des humains à l'aide d'un efficace réseau d'espions dont il peut acheter les services comme rien.

Elvis a suivi discrètement le déroulement de l'enquête du crash de la métropole. Il a fait le lien avec d'autres crash similaires. Le Téraciel est l'outil parfait pour cela et lui fait découvrir le complot du virus dans l'ordinateur de bord. C'est une tactique ramassée comme troc typique de ses transactions louches.

Plus encore, il découvre que Kô et XiX étaient à bord. C'est, selon Elvis, le Téraciel qui a enclenché le complot du virus dans l'avion pour effacer le rapport avec l'enlèvement lors de l'adoption des enfants de Téra. Avant sa mort, des instructions de Téra furent enfouies au niveau le plus profond de sa mémoire. Duck et surtout Rascar sont époustouflés, abasourdis de toutes ces intrigues. Rascar, dans un bâillement désinvolte, cherche à rassurer son frère qui a relaté avec crainte les risques horribles du monstre informatique pour l'humanité.

« Ici, au moins, tu es en sécurité. Tu es chez toi et on va se tenir loin du Téraciel. On va avoir la paix. »

Elvis acquiesce. Sachant qu'il est temps pour ces hommes d'aller dormir, il ne veut pas induire de cauchemars aux pilotes visiblement épuisés. Pourtant, il sait que si on a dans la place un téléphone, par exemple, le Téraciel peut localiser n'importe qui par l'empreinte de sa voix. Des projets de surveillance internationale, comme Échelon ou Carnivore, sont tout à sa disposition. Avec ses moyens plus sophistiqués, le Téraciel ne connaît pas de vie privée.

« Je crois bien que la place est bonne. Avant votre arrivée, j'ai vérifié l'absence de micros cachés. Vous pouvez dormir en paix. » conclut-il d'un ton qui se veut apaisant.

Le sommeil les gagne et Elvis s'en aperçoit. Ses auditeurs sont claqués car il se fait très tard. Les cuillers s'envolent de la table vers une douche savonneuse

administrée à la Tai Chi de la main d'Elvis qui s'occupe de desservir la table. Elles atterrissent dans le séchoir du lavabo dans un délicat tintement accompagné des ronflements des FLaQuistes qui se sont littéralement écrasés dans leurs lits.

7. Le père de XiX

Duck se réveille en sursaut. Il a rêvé à une armée de cuilleroïdes en révolte. Au lieu de nourrir les humains, les cuillers avaient décidé de saboter leurs vies. Elles détraquaient tout, en provoquant des courts-circuits. Il a l'impression d'avoir passé une partie de la nuit à retirer des cuillers de grille-pain, de prises de courant et d'ordinateurs détraqués. C'est dans cet état qu'il se trouve quand une alarme de fumée retentit au plus profond calme de la campagne parce qu'une rôtie brûle un peu trop dans le grille-pain.

À l'odeur, Duck se calme et reprend son esprit. Ce dernier s'était échappé dans des mondes extraordinaires pendant son sommeil. Voilà qu'il revient aux mystères de ce monde particulier et qu'il retrouve, comme par enchantement, le même corps. Dès les paupières ouvertes, ses yeux cherchent la fenêtre pour constater l'état pluvieux du ciel. C'est comme cela, chaque jour, pour un FLaQuiste. Il est à l'affût des précieuses indications de Vent, de sa direction, de son intensité. La dérive nuageuse, l'agitation des feuilles d'arbre, le mouvement des fils d'alimentation électrique, le passage d'un volatile, le son sur l'habitat, bref tout pour estimer l'esprit du Vent dès l'éveil. Donc, pas de vol possible en perspective pour aujourd'hui ; c'est une journée de sevrage de vol. De toute façon, des opérations comme la veille, ce n'est pas pour tous les jours. Que c'était bon de planer ! Espérons que les résultats de la mission porteront fruit en ce sens. Il faut que la situation change. Planer dans le ciel lui manque, même s'il plane amplement au sol. Mais il n'est pas fait pour se terrer comme un voleur dans le secret. Cela est un peu trop absurde pour ses transcendantes aspirations.

C'est Rascar qui l'accueille dans la cuisine. En train de tartiner une rôtie, il s'empresse de lui parler du rêve qu'il a fait.

« Duck, j'ai rêvé que j'ai volé. C'est pas merveilleux, cela ! »

À voir son sourire, Duck n'en doute pas.

« Si on pouvait trouver moyen de provoquer le rêve, je crois que c'est à cela que je rêverais toutes les nuits. » répond Duck, en pensant aux quelques fois où cela lui est arrivé. Il ne porte pas à terre pour une partie de la journée après une telle expérience onirique. L'effet est aussi bon que voler lucide et éveillé.

« Il y a sûrement moyen. » ajoute Elvis qui arrive à ce moment.

Une discussion s'engage alors sur des techniques de méditation reliées au rêve. Les Tibétains et les Yaquis amérindiens sont à l'honneur. Elvis et Duck s'attablent et s'attaquent à un bol de granola. Les cuillers sont dociles et écoutent sagement ces propos tout en volant sans rébellion aux lèvres des convives. Ce sujet

n'est qu'un préambule car Elvis est assailli de questions sur le monde de Téra. Les FLaQuistes sont reposés et piaffent de savoir. Encore Elvis doit revenir au début.

Quand XiX, après la disparition d'Elvis, rencontre Téra pour lui annoncer qu'elle sait qu'il n'est pas son père biologique, il s'en réjouit d'abord. Mais quand il apprend comment elle l'a conclu, soit avec le décrypteur central au contrôle du Téraciel, il n'est pas si aise. Il ne s'était jamais décidé à informer ses adoptés de la chose. Pourtant, on l'avait averti qu'il est souhaitable que cela soit fait en bas âge. Quelque chose le chicotait à ce sujet. Tôt ou tard, la vérité finirait par poindre car aucun des enfants ne lui ressemble, ni physiquement, ni mentalement. Il reste que cette histoire d'adoption n'était pas du tout de son invention.

Bien que Nerd, et pas à moitié, Téra fut marié et pas avec n'importe quel moineau. La femme de Téra, suffit-il de dire, ne survivra pas à son mode de vie extravagant. Ont-ils pensé à s'aimer est une question qui aurait pu se poser ? Cette organisatrice compulsive n'avait géré ce mariage que pour remplir un formulaire avec le statut requis pour une autre raison d'une autre raison dont Téra n'a jamais su la vérité. Cet homme est un brillant génie de l'informatique mais, pour le reste, la maturité et l'expérience tardent ou finiront par s'imposer à des coûts humains inconcevables.

Toujours est-il que, sans aucune investigation d'infertilité, sa femme se met en frais d'adopter. Les dernières inventions de son mari permettent aisément de faire affaire avec un réseau d'allure bien réglo et surtout aussi compatissant que discret. C'est un service dispendieux mais réputé efficace. Lui et elle doivent remplir des tas de questionnaires dont un sur leurs caractéristiques personnelles et un sur les caractéristiques désirées des propositus. Le choix de sa femme doit viser un garçon et celui de Téra correspondre à une fille. Sans qu'ils ne le sachent, évidemment, les moyens pris par cet organisme sont totalement délégués et font partie d'une spécialisation pour laquelle on paye justement parce que cela dépasse généralement les aptitudes du client. C'est normal et convient à madame Téra.

Alors, dans l'atmosphère frénétique brassée par sa femme, Téra est embêté par ce jeu de questions intimes auquel il participe distraitement. Son esprit est plus à la conception d'un projet qui le passionne vraiment et qu'il a entrepris avec un partenaire qu'il admire bien. Ils travaillent ensemble depuis l'université sur les bases de théories de logiciels autodidactes. Ces études ont débouché sur des systèmes experts en transactions de renseignements. Pour la section « Désiré » du questionnaire, Téra désigne ce collaborateur directement. Il écrit le nom du partenaire sur la feuille en vue de s'inspirer. Il prévoit trouver le temps de compléter le tout plus tard. Mais sa femme ramasse en trombe le questionnaire. Toujours à la presse, elle voit cependant la carence et ajoute l'adresse du partenaire. Un timbre et hop.

Le temps passe et un millier d'événements aussi lorsque l'agence recommunique. Il s'est passé presque un an. Le partenaire n'est plus dans le décor, il est rendu dans une université d'une autre ville. Et la femme de Téra est en phase terminale d'un grave cancer. C'est pathétique pour la fondatrice du ranch qu'elle voulait voué à la culture biologique. Deux beaux enfants viennent égayer ses derniers jours ; elle est entourée de gouvernantes et d'une équipe médicale multipliée par le caractère excessif de cette dame. Les meilleurs soins ne manquent pas car les affaires de son mari sont en croissance exponentielle. Téra veuf, se retrouve donc père adoptif sur-comblé. Il suit un mode de délégation envers sa marmaille. Il pourvoit, et pour le reste, son esprit n'y est pas. Il est tout occupé à sa création.

Graduellement, son entreprise s'impose dans le domaine des renseignements. La firme d'adoption, engagée par sa femme, comporte, en un certain sens, une espèce de service de renseignements privés mais avec un zèle particulier. Les moyens pour satisfaire leurs besoins ont une justice douteuse. Jamais Téra n'aurait approuvé au départ cette façon de faire. Mais la nécessité féminine sait s'insinuer et s'imposer subtilement. Le partenaire, dont il était question, fut ciblé, suivi et piégé après plusieurs mois. Il a gagné un voyage en famille à un endroit où on s'intéresse aux enfants. La firme d'adoption s'y active assez pour en faire disparaître son bébé à cette occasion piège. La femme de cet homme se suicide, ne pouvant supporter le douloureux retour de voyage et la terrible dépression qui s'ensuit. Son mari n'est pas mieux que mort aux yeux de ses proches.

Aussi sordide que tout cela fut, Téra n'est pas du tout au courant de cet aspect de l'adoption. Encrypteur naturel, il applique ses dons de cachottier par intimité. Il développe ce ranch où tout est centré sur ses adoptés tout en laissant libre cours à ses fantasmes virtuels les plus purs mais exploités par des puissances aussi louches que sa femme pouvait être manipulatrice. Ce monde de masques ne lui convient pas vraiment, mais comme artiste créateur de masques, il s'accomplit et prospère.

Pendant ce temps, ses enfants ont grandi. Voilà que sa grande fille, qui semble avoir hérité de ses talents, vient de le prouver en démasquant le fond de sa mémoire. Mais cela est très dangereux et Téra le sait. L'écho des recherches de XiX risque de ne pas tomber inaperçu. La mort du mentor de ses enfants l'affecte aussi. Il a toujours admiré cette homme qui avait, plus que lui, le pourvoyeur, su être si proche des enfants. Son ami Elvis les avait guidés à l'autonomie adulte et avait accompli cette tâche avec fierté. Téra ne regrettait pas que son infortuné partenaire, qui avait repris contact avec lui, soit venu le rejoindre au ranch. Plutôt que de travailler au système informatique, le partenaire était fasciné et attaché aux

jeunes enfants alors rendus en âge scolaire. L'éducation était sa passion. Téra savait cependant que le mentor éclipsé avait élevé, sans le savoir, sa propre fille XiX mais qu'il n'a pu lui divulguer ce secret à son égard. Téra avait lui-même appris récemment cette information que le Téraciel lui avait transmis. La firme d'adoption avait été incorporée à son empire peu avant la mort en parapente de son si infortuné partenaire. Ces informations n'avaient pas encore été transférées aux archives familiales secrètes.

Elvis dit avec émotion :

« Je ne le savais pas à cette époque. Je suis passé proche de l'apprendre au ranch, j'étais limité par le temps pour accéder discrètement au Téraciel. J'ai appris ma filiation à XiX en faisant enquête sur le crash. Je pense souvent à elle. C'était une fille hors du commun, avec une présence qui me manque. Un jour, je lui ai offert de lui enseigner le vol libre, tout comme à Kô. »

Elle avait décliné sagement, prétextant d'abord ne pas être prête pour finalement avouer timidement qu'elle se sentait trop distraite. C'était vrai, surtout à la façon de conduire son cheval à qui elle laissait la direction du parcours à la discrétion de l'animal. Ce cheval avait été dressé pour être attelé à une charrette plutôt que monté en selle comme XiX l'utilisait régulièrement. Un jour, avec XiX distraite en croupe, la bête part gambader dans un champ où travaillaient des robots maraîchers expérimentaux, conception inspirée des patinoïdes de Téra. Le cheval, croyant peut-être à une charrette s'approche et s'emmêle dans un filet et des outils meurtriers s'approchent graduellement de l'écuyère prisonnière dans le fouillis que le cheval paniqué ne fait qu'empirer. Kô, qui veillait constamment sur sa sœur, n'était pas loin mais ne pouvait s'approcher du monstre. Il a cependant la présence d'esprit de transcender la situation pour mettre en panne la machinerie. Avec un doigté de Nintendo ceinture noire, il pianote habilement sur son clavier de téléphone cellulaire pour désactiver le monstre.

« Décidément, ma fille n'était pas mûre pour le vol libre. » en conclut Elvis.

« Mais c'est terrible tout cela, intervient finalement Rascar. Téra a fait tuer ta fille avec son maudit Téraciel. »

« Non, ce n'est pas exact. D'abord, j'ai eu la chance d'élever mon enfant. Que ce soit à mon insu n'a rien changé, car je l'ai fait de façon impeccable. La vie est comme cela et j'apprécie tout ce qui m'arrive. C'était vraiment une fille splendide. J'ai même pu donner sa main et contribuer à son bonheur. C'est quand même merveilleux. Son grand voyage de noces l'a au moins sortie pour un temps du monde insolite de Téra. Elle n'a pas vécu longtemps. La durée de la vie n'est pas tellement de notre ressort. Si on ne peut contrôler la durée de la vie, il n'en est pas de même de l'intensité. J'ai peut-être plus vécu avec elle que je ne l'aurais fait

autrement. Elle avait compris cette clef de la vie et en a profité intensément par le voyage. »

Elvis explique alors que Téra n'est pas responsable de cette tragédie. Il ne savait pas que l'adoption, au départ, se faisait par l'entremise de cambrioleurs d'enfants. Il n'aurait jamais permis cette infamie. Quand il a appris la chose, le maître du système s'est efforcé d'abord d'occulter le plus possible cette bavure, ayant opté de ne pas mettre au courant son partenaire. Il s'est occupé aussi à restructurer l'éthique de cette organisation internationale. Il a fait cesser la section de cambriolage de bambins et a commandé au Téraciel de surveiller particulièrement l'agent Djhan Piherr, qui avait jadis fomenté l'enlèvement de Kô et XiX. Cet agent était encore actif à son propre compte. Téra l'avait personnellement averti mais cet espèce d'espion continuait d'opérer. Cela gênait fortement Téra qui a donné des instructions spéciales au Téraciel à cet égard parce que ce fourbe l'avait menacé ouvertement. Ce sournois personnage lui avait envoyé un colis piégé, accompagné d'une lettre de réconciliation. Le colis contenait une figurine en or de Téra tenant Kô et XiX par le main. Mais Téra s'était méfié que ce soit un cheval de Troie d'écoute électronique. L'analyse plus poussée ne révéla aucun microphone mais une dose létale de plutonium dans le bibelot. Par la suite, Téra s'était arrangé pour que le Téraciel puisse agir s'il arrivait quelque chose de fâcheux au gardien du canard codé.

Téra est mort d'une cause naturelle sans rapport avec Piherr, l'espion en fauteuil roulant. Du point de vue du Téraciel, le seuil des paramètres principaux est franchi pour cacher le plus gros secret de son créateur et pour provoquer la légitime défense d'un agresseur dont il miroite les agissements passés avec un virus. Le Téraciel enclenche de façon autonome, comme un réflexe sans émotion, ni vengeance, ni dégoût, le complot menant à la perte de l'appareil qui transporte un ennemi sans égard, hélas, pour tant de vies humaines.

Époustouflés, DucK et Rascar ne peuvent que laisser Elvis continuer son récit fantastique. Même si Téra tentait de camoufler la bavure de l'adoption, une autre preuve qu'il n'a jamais visé Kô et XiX est le fait qu'ils les aient couchés sur son testament. Le Téraciel était bien informé de cette héritage. Il doit s'effacer, complètement, après que l'héritage soit touché. A-t-il donc éliminé les héritiers pour ne pas s'effacer ? Elvis ne le croit pas. Le Téraciel a bien coopéré avec lui quand il s'en est servi, avec les codes d'accès de Téra, pour pousser son enquête sur le crash de la métropole. Mais voilà que les héritiers sont tués et que le Téraciel reste dangereusement actif. Ce canard codé est très dangereux pour qui l'approche, même pour Elvis qui ne se laisse pas repousser par le danger. Il excelle à chevaucher et à utiliser la force même du chaos tout comme il a appris à se maîtriser dans une effluve thermique en vol libre. Avec cette attitude, Elvis réussit

à lui pointer la liste des passagers pour le convaincre de la situation. Enfin Elvis accepte l'héritage de sa fille : une fortune à sa disposition dans des tas de comptes suisses et un peu partout sur la planète. Après ce transfert, le Téraciel s'efface aussitôt de lui-même, s'évanouissant d'un coup comme prévu par son créateur. Le supermarché des renseignements d'espionnage est fermé sur la planète, avec des conséquences potentiellement plus désastreuses que l'écrasement d'un aéronef.

Cela ne ramène pas XiX à son père qui a du refaire son deuil. Son projet est d'utiliser ces ressources pour des causes humanitaires et, de vol libre. Il s'ensuit un long délire compensateur de pilotes sur les plus beaux sites de la planète à visiter et à voler sans contrainte monétaire. Car Elvis convie ses compagnons de vol à exprimer leurs fantasmes les plus pétés. Il les assure qu'il n'est plus question de se priver de bon Vent. Duck, qui se tracasse de son pays opprimé en vol libre, propose que le FLaQ aboutisse à un institut. Elvis n'est pas convaincu. Il aime bien son attitude révolutionnaire ; il croit qu'avec le Vent comme principe, un institut devient un peu une antithèse et ne survivra pas à la cause. Il est plus enclin à engendrer le FlaP, le Front de Libération aérienne Planétaire, surtout si le Q n'est plus approprié au sigle. À ce sujet, Rascar fait remarquer que l'on n'a qu'à écouter la radio. Mais avant, il élabore son rêve éveillé de projet pilote. La simplicité de celui-ci va passionner son frère dont la nouvelle fortune matérielle ne sera nullement nécessaire.

8. Tandem

Le temps n'existe pas dans ce monastère tibétain, surtout pour Sivle, ce moinillon de cinq ans tenant dans sa main une corde au bout de laquelle vole un cerf-volant qu'il a fabriqué lui-même. Son esprit vole avec celui-ci.

C'est un modèle simple que bien des enfants de son âge peuvent facilement assembler. Il l'a superbement peint de deux grands yeux d'aigle qui l'hypnotisent quand il le lance dans le Vent. Ils voguent ainsi pendant des heures dans cet endroit pourvu à souhait du « souffle des montagnes » comme s'appelle d'ailleurs le monastère. L'ajustement de l'appareil volant est cependant plus délicat que sa construction et ce jeune rêveur démontre un talent extraordinaire. La longueur de la corde, dont il est pauvre, est sa seule limite.

Il est tellement concentré à son œuvre qu'il ne voit pas passer deux voyageurs aux allures d'alpinistes. Ils approchent du monastère, ployant sous d'immenses havresacs. Déjà une ribambelle de bambins les accompagne. Bientôt le moinillon rejoint le cortège et il constate que les nouveaux arrivants vont bivouaquer dans l'enceinte, honneur obtenu du lama supérieur.

Le cerf-volant du moinillon n'a pas échappé aux yeux de ces campeurs. Quand le petit homme tout crasseux rôde près d'eux, ils le reconnaissent et une connivence s'installe instantanément entre eux. Le petit Sivle est totalement transfiguré quand il voit plus tard le premier d'entre eux s'élever au-dessus des maisons, harnaché sous une toile transparente dont le bruit de froissement chante encore à ses oreilles. Il a les larmes aux yeux quand le second va rejoindre l'autre. Les frères Capac récitent ainsi leurs prières, lui avaient confié par la suite ces comparses, quand le moinillon était revenu, le lendemain matin, leur porter du lait à la tente.

« Cette nuit, j'ai rêvé que je volais avec vous. » confie le jeune.

Elvis, qui ne prend pas ces paroles à la légère, se fait conter ce rêve. L'enfant a un charisme particulier et les détails de son rêve sont d'une précision étonnante. La particularité de voler à reculons est fascinante. Elvis pense que ce jeune a l'étoffe du meilleur disciple qu'il aurait pu former. Mais il ne donne plus d'enseignement et a voué sa vie à la prière. Le ciel est son église ; ce lieu saint est empli d'esprits favorables à libérer son cœur de ses tourments. Le jeune moinillon, lui, ne lâchera pas prise face à cette attitude d'abnégation. Il lance directement :

« S'il vous plaît, montrez-moi à voler. »

Le cœur tendre d'Elvis ne sait plus où léviter. Que répondre à ces yeux brillants comme des étincelles ? Il dévie la conversation et l'interroge sur ses parents qui doivent l'attendre. Le petit lui réplique qu'il n'a pas de parents. Rascar

offre une diversion. Il prend le petit par une main et un pied et, tournoyant sur lui-même, le fait virevolter en centrifuge. Le petit survole en rond la place pendant quelques minutes ponctuées de « Wa Hou ! » d'appréciation. Après s'être rapidement remis de son vertige, il se retrouve sur les épaules de Rascar et ils gambadent ainsi pendant un long moment. Le jeune exalté bat des bras et Rascar vocifère des cris d'oiseaux qui comblent de joie et de rire le petit homme. Mais là s'arrête l'exercice de vol. Elvis termine en lui chuchotant, les yeux dans les yeux, qu'il doit d'abord apprendre trois choses : observer, observer et observer. Il sort alors de sa poche une samare et la laisse tomber au grand étonnement du moinillon. Celui-ci n'a encore jamais vu un arbre, encore moins un érable ni sa semence. Il la lui donne. On ne réussit à se débarrasser de lui qu'en le conviant au prochain décollage prévu, ce midi, sur le toit du dortoir à l'Est du monastère. Il finit par savoir ce secret, qu'il doit garder, car on ne tient pas à susciter une foule. Ce jeune n'a pas seulement l'obstination comme alliée de sa détermination. Il a un cran d'aigle et disparaît avec son nouveau jeu.

Sivle les attend sur le toit, ses yeux planant au bout d'une ficelle qu'il ramène pour faire place aux pilotes. Rascar part en premier devant le moinillon très attentif. Il quitte le toit avec grâce en faisant un simple pas, bien au-dessus du précipice situé à quelques mètres des bases de l'édifice. Il ne descend même pas et s'élève aussitôt dans la bande d'ascendance devant. Il s'éloigne rapidement dans le ciel avec un discret sifflement d'aile. Il lâche un cri d'oiseau que le jeune n'a jamais entendu. Rascar aurait pu miauler que le jeune, qui n'a jamais vu de chat, aurait cru à un cri d'oiseau. Sivle, en tout cas, est sûr que c'est un cri d'oiseau. Il essaie même de lui répondre en battant des bras.

Elvis est de suite harcelé de questions. Il doit lui expliquer qu'il est déjà concentré en prière et qu'il n'est pas temps de lui parler. Il lui demande de se tenir à l'écart et d'observer en silence. Ce que l'enfant fait docilement assis sur le bord de l'édifice. Il regarde Elvis déplier sa voile, exécutant ses préparatifs comme une messe. Ses gestes sont posés, précis et gracieux en plaçant la toile transparente. Il est content que le jeune ait tenu sa langue coite car gérer une foule autour de son appareil quasi-invisible n'est pas agréable. Il peut savourer plus aisément l'air pur qui tourbillonne sur le toit. Il est à l'écoute de son passage agitant gentiment sa voile qui se défroisse comme en éveil. Sivle observe le regard de l'homme qui plane partout et qui parfois au passage le fixe droit dans les yeux. Il observe que ce regard plane partout mais de moins en moins au sol et de plus en plus au ciel. Il vient de fixer au zénith son frère tout en jouant avec les suspentes qui se démêlent magiquement. Puis il revêt noblement son casque orné d'une serre d'aigle, s'harnache, hume l'air la tête tournée vers l'Est. Le rythme des coups d'œil s'est accéléré et Elvis lance l'aile comme un cerf-volant. Sivle s'est levé debout pour

suivre cette action. Dans un fin fracas de toile, le maître guide l'aile qui s'élève au-dessus de sa tête où il la stabilise. Sivle perd le regard du pilote qui se tourne, en même temps que son corps, pour faire face au Vent. Le décroisement des suspentes s'est effectué de façon fluide et la voile restée stable au-dessus du pilote qui y jette un dernier coup d'œil, malgré qu'il la sente très bien dans son harnais. Il relâche les freins et fonce vers le bord du toit.

Elvis n'a pas pu voir Sivle qui accourt derrière lui. Au dernier pas, le jeune moinillon lui saute dessus. Il saisit l'élévateur gauche avec ses mains et grimpe comme un singe en appuyant malheureusement un pied sur la corde du frein gauche. En un instant, il est à cheval sur ses épaules, les mains entourant solidement le casque. Mais l'aile ne le prend pas aussi légèrement que ces épaules. Elle tourne violemment de ce côté, obligeant Elvis à répondre, de façon réflexe, en tirant fortement le frein droit. Les clapets ne retiennent pas suffisamment d'air et l'aile cale ainsi que ses occupants. Ils passent au-delà du trottoir qui longe le dortoir, parachutant le long de la paroi. L'aile, qui s'est presque redressée face au Vent, frotte violemment son bout d'aile gauche sur le rebord du précipice, à la limite du déchirement. Malgré la perplexité de la situation catastrophique, le pilote opère ses commandes avec flegme. Il espère encore dans cette dégringolade. Ses pieds achoppent sur une corniche où il réussit à s'immobiliser. Il réussit à stabiliser l'aile dont le bord de fuite s'accote sur la paroi. Mais il n'a pas de marge de manoeuvre pour s'y poser car cette position est plus que précaire. Déjà des roches s'effritent sous le poids pourtant allégé par la voilure presque toute gonflée. Il commande à Sivle qui vient de s'apercevoir des conséquences de sa bévue. Celui-ci ouvre le grand sac à dos du pilote et s'y glisse aussi docilement que doucement. Elvis relâche alors les freins et court deux pas sur le mur, vers le vide. Ils s'envolent comme si rien n'était et bientôt passent au-dessus du toit où quelques curieux arrivent. Sivle, accroupi dos à dos au maître, leur envoie des signes de la main et leur tire la langue. Il voit s'éloigner son village. Comme dans son rêve, trois aigles les suivent.

Elvis souffle un peu et réfléchit sur cette nouvelle forme de chaos avec laquelle il doit traiter. Plutôt que se fâcher, il préfère prendre cela positivement et légèrement. Quand il rejoint son frère, ce dernier apprend la surprise du passager clandestin. Ils en rigolent un bon coup et cela les met d'humeur pour continuer à prier toute la journée. Toute une splendeur se déroule devant eux. On se repose, vers la fin de l'après-midi, pour casser la croûte sur une prairie alpine où probablement aucun humain n'avait encore mis les pieds. On tient à l'œil le petit explorateur. On essaie de le convaincre de rester proche en lui parlant de Yéti. Il n'a peur de rien, ce poussin. Ce mot ne le taquine même pas. Et pour le prouver, il décide de montrer aux deux hommes qu'il est vraiment un oiseau. Il enlève sa

chemise et frappe le grand coup aux frères Capac. Pas avec les mains, ni avec les pieds. Ceux-ci sont sonnés, muets à la vue des épaules du petit Sivle. Deux plumes blanches y ont poussé le long des omoplates.

Quel trésor souriant se tient devant eux. Le cerveau d'Elvis vire à tout allure dans son silence. Son cœur donne des grands coups. Il vient de saisir l'anagramme dans le nom du petit.

« Le jour de ma naissance, mille aigles sont venus au-dessus de mon village. Je suis des leurs. Je suis un oiseau ! » leur dit Sivle qui s'est mis à danser et à crier au ciel toute sa joie et sa reconnaissance. Les larmes aux yeux, Elvis l'accueille dans ses bras et lui affirme simplement qu'il l'aime. Les frères se regardent et n'ont pas besoin de parler pour exprimer ce qu'ils pensent. Le fameux sourire de vol leur sèche les dents ; pourtant, ils sont bien à terre. Pas pour longtemps, car on s'envole bientôt pour le coucher de soleil. Bon décollage, sans incident cette fois. En chemin vers le monastère, la pleine lune se lève. Au loin, on voit s'allumer des feux au village. Habilement, on s'approche graduellement et on se laisse bercer au-dessus pendant quelques heures. Assez pour endormir Sivle dans la poche du parapente, en plein vol. Il est déposé dans son lit sans qu'il ne s'en rende compte.

Le lendemain, les frères se sont préparés. Ils réussissent à lui faire croire qu'il a tout rêvé ce qu'il raconte de la veille. Pénitence oblige, avait transmis Elvis à son frère dans un clin d'oeil. Du moins, le petit se tait sur le sujet pendant qu'il les accompagne au lama supérieur. Il tombe une belle petite neige qui semble ravir son cœur d'enfant. Courant au-devant d'eux, il dessine avec ses traces de pas des formes d'oiseaux que Rascar cherche à identifier. Arrivé chez le lama, Sivle est surpris qu'on le fasse entrer. Lui et les frères Capac vont apprendre un peu plus sur qui étaient ses parents qui l'ont abandonné ici. Ce sont des routards qui ont séjourné au monastère. Ils disaient fuir, selon le lama, quelque chose de dangereux. Des gens les pourchassaient. Tout ce qu'il se rappelle d'eux est qu'ils s'aimaient beaucoup, que la femme, tombée enceinte, avait accouché une journée d'aigles. En effet, une nuée d'aigles avait tournoyé longtemps au-dessus du village. Tout le monde s'en rappelle. C'était très exceptionnel.

Puis le lama explique qu'un mois plus tard, le couple avait quitté précipitamment en confiant l'enfant à une nourrice. Ils auraient pris un hélicoptère dans un village voisin et ne seraient jamais revenus. Cela confirme à Elvis que Sivle est son petit-fils. La vie pour Elvis n'avait pas été facile ces derniers temps. En fait, elle ne l'avait jamais été. Malgré ses talents exceptionnels de concepteur et d'analyste, les affres de la vie ne lui laissaient pas tant de loisir à se concentrer sur ses idées révolutionnaires. Il se renfermait tant qu'il le pouvait, mais gravitaient toujours autour de lui, des êtres chers qu'il croyait pourtant si loin. Ce qui arrivait en était une autre preuve. Il explique enfin au lama ce qu'il croit. Rascar, lui, fait

remarquer la similitude de leurs visages et de leur caractère. C'est en effet évident, maintenant qu'on s'en doute. Il lui montre leurs cicatrices sur leurs épaules. Le petit Sivre a les yeux ronds et regarde Elvis avec un étonnement muet.

L'entretien est soudainement interrompu par un moine qui convie tout le monde dehors. Il a cessé de neiger et le ciel est encombré d'une nuée d'aigles, tout comme il y a cinq ans. Un souffle des montagnes propice au vol s'est élevé et les hommes oiseaux deviennent fébriles. Ils ont besoin d'une petite prière de remerciement à l'Esprit qui souffle à l'instant. Pour conclure cette heureuse découverte, Elvis demande au supérieur s'il peut emmener le petit en tandem, c'est-à-dire l'emmener en vol avec lui. Permission qu'il n'a pas à accorder, répond-il, car, d'après cet augure, il reconnaît totalement le lien familial.

À cette annonce de partager la prière, le petit-fils part à la course en battant des bras tout en imitant le bruit des ailes d'oiseaux avec les cris de « FLaQ, FLaQ, FLaQ... »



